

LES FEMMES DE BONNE VOLONTÉ ET LES AUTRES

DANS

LES HOMMES DE BONNE VOLONTÉ

DE

JULES ROMAINS

by

Maida Mary Freda Schroeder

A thesis submitted to the Faculty of
Graduate Studies and Research in partial
fulfilment of the requirements for the
degree of Master of Arts.

Department of French,
McGill University,
Montreal.

April 1960

TABLE DES MATIÈRES

	<u>pages</u>
INTRODUCTION	1
CHAPITRE I - DENOMBREMENT DE TOUTES LES FEMMES . . .	3
CHAPITRE II - LES GENS DE BONNE VOLONTÉ	50
a) La Fiancée	57
b) Le Mariage et l'Epouse	63
c) La Maternité et la Mère	76
d) La Liaison et la Maîtresse	83
CHAPITRE III - LES AUTRES	87
a) Les Mauvaises	90
b) Les Passives	95
c) Les Cas Douteux	101
CHAPITRE IV - L'UNANIMISME ET LA FEMME	110
CONCLUSION	126
BIBLIOGRAPHIE	133

INTRODUCTION

Dans le roman-fleuve, Les Hommes de Bonne Volonté, grande fresque qui dépeint vingt-cinq années de civilisation entre le 6 octobre 1908 et le 7 octobre 1933, Jules Romains passe en revue plus de trois cents femmes. Elles sont de toutes les classes, de toutes les conditions : duchesses, marquises, comédiennes, doctoresse, institutrices, gouvernantes, modistes, boutiquières, concierges, femmes de chambre et femmes de ménage, tireuses de cartes, procureuses, filles du trottoir; elles sont jeunes, mariées, mères, veuves, fiancées, vieilles filles, femmes trompées, femmes trompeuses et femmes entretenues. Certaines ne font que passer : ce sont 'les oueds dans le sable';¹ d'autres paraissent à plusieurs reprises. Parmi les cinq ou six qui vont reparaître tout au long du récit, il en est dont l'importance va croissant; les véritables 'Femmes de Bonne Volonté'.

Notre tâche, dans ce mémoire, sera de rechercher parmi les femmes celles dont les qualités leur méritent une place dans l'élite des gens de Bonne Volonté; à indiquer également celles qui sont nettement mauvaises. De tous ces personnages les trois-quarts seront sans importance; ce sont

1. Romains, Jules, Les Hommes de Bonne Volonté, Flammarion, 1932-1946, T. 1 : Préface, p. XVIII.

seulement des ombres qui passent sur ce vaste miroir de la vie et des moeurs de notre époque. Jules Romains ne juge pas; il présente les gens tels qu'ils sont; il apporte à son oeuvre toute l'objectivité possible. A nous de discerner, au fil des pages, les courants de sa pensée, et de tirer nos conclusions.

Mais Jules Romains est aussi l'apôtre de l'unanimité. On ne saurait parler de ses personnages sans le rappeler. Romains a loué les dieux de la collectivité : l'âme unanime du couple, des foules, de la guerre, de l'Europe. Comment envisage-t-il le rôle de la femme dans cet univers? S'attachera-t-elle à l'individu contre l'unanime collectif ou fera-t-elle partie de ce flot unanime? Est-ce seulement au couple qu'elle abandonnera sa propre individualité, ou participera-t-elle à une collectivité plus vaste?

Tels sont les problèmes que nous tentons de résoudre dans cette étude, et c'est par un inventaire de toutes les femmes qui paraissent dans les vingt-sept tomes du roman que nous commencerons. Il serait bien difficile de distinguer entre la jeune fille et la femme proprement dite. Où l'âme féminine laisse-t-elle de côté 'ses airs jeune fille' pour assumer ceux de la femme? En fait, certaines, dont Marie de Champcenais, ne les perdront jamais. D'autres, comme la gentille petite Antonia, laissent voir, dès l'âge de seize ans, un côté femme universelle. Disons plutôt que c'est le deuxième sexe dans son ensemble qui nous intéresse; aussi les jeunes filles et les femmes figureront-elles dans ce dénombrement.

CHAPITRE I

DÉNOMBREMENT DE TOUTES LES FEMMES

'...Et le dernier de faire partout des dénombrements si entiers et des revues si générales, que je fusse assuré de ne rien omettre.'¹

Suivant ce principe de Descartes, notre dénombrement sera long et pénible; il sera forcément décousu. Mais puisque la plupart de ces personnages féminins disparaîtront à tout jamais après cette revue générale, accordons-leur au moins un tout petit mot, un faible salut.

Il y a parmi les 321 femmes de l'inventaire celles qui sont à peine esquissées, telles la concierge, la cuisinière, la bonne, et nous laisserons celles-là de côté. Mais dès que Jules Romains nous les détaille, tant soit peu, il va nous falloir procéder à une certaine espèce de classement. Nous essayerons donc, dans ce dénombrement des femmes dans Les Hommes de Bonne Volonté, et dans la mesure du possible, de les étudier sous plusieurs aspects - niveau social, nom et prénom, âge, métier, nom du mari ou de l'amant, le cas échéant, le ou les tomes où elles apparaissent.

1. Descartes, René, Discours de la Méthode, édition Lutetia, Paris, Nelson, éditeurs, p. 35.

Pour maintes femmes il y aura des lacunes. Parfois un détail qui nous permet de nous rappeler quelqu'un un peu plus facilement se glissera dans sa notice. Si la femme semble avoir une certaine importance dans le roman, son nom figurera en lettres majuscules; si elle figure dans un chapitre ultérieur, le symbole XX paraîtra avant le numéro qui lui a été attribué.

La détermination du niveau social présente certaines difficultés. Selon Mathilde Loisel¹ la femme ne connaît d'autre hiérarchie que sa beauté, sa grâce, son charme. On trouvera, par exemple, cette belle concierge de l'immeuble où habitèrent les Jerphanion : grâce à deux empoisonnements et un mariage, elle passe de l'état de concierge à celui de propriétaire de 'château en Seine-et-Marne'². Selon l'amusant économiste, Ernest Torchecoul³, les critères doivent être purement économiques :
les gens qui ont (a) moins de 5 grancs par jour à dépenser
(b) ceux qui en ont moins de 10 (c) ceux qui ont 20 francs
(d) ceux qui ont 50 francs et (e) au-delà, la classe supérieure - les riches! On voit madame Gentilcoeur, dactylo au commencement qui finit par être l'épouse de Haverkamp, homme d'affaires richissime. L'époque du roman comporte une guerre mondiale et une amélioration très sensible de la condition sociale et financière des ouvriers : il y a l'ouvrière Georgette, abandonnée avec ses deux enfants et recueillie par Edmond Maillecottin, qui

1. Maupassant, Guy de, La Parure, pp. 163-174 dans Boule de Suif (et autres contes), Ernest Flammarion, Paris, 1926, Vol. 3, p. 163.
2. T. XXI, p. 239.
3. T. VI, pp. 157-8-9.

se rend compte pendant la guerre qu'elle et son amant gagnent plus qu'un général de division. D'autre part, il y a des revers de fortune. Françoise Maëul, enfant gâtée au début se trouve obligée d'aider ses parents quand elle atteint l'âge de vingt-deux ans, parce que son père a été victime de la stabilisation du franc. Il y a des gens qui, grâce à leurs aptitudes et à leur persévérance, réussissent à hausser leur condition : tel est le cas de Louis Bastide. Parti de rien, il arrive à se hisser, avec sa femme et ses enfants, au niveau de la classe moyenne. Nous baserons donc notre classification sur la catégorie où se trouvent les héroïnes au début, et dont André Guisenier parle dans son troisième volume¹ : le noble, le financier ou l'industriel (la haute bourgeoisie), le petit ou le bourgeois moyen, l'ouvrier (le peuple) et le paysan.

En ce qui concerne l'âge nous voici encore dans l'embarras. La plupart des gens, Français galants, ne voient pas la femme de 35 ans, ou de 50, mais plutôt une femme 'd'un certain âge', 'dans la quarantaine', 'encore jeune', sauf dans le cas où elle est nettement 'toute jeune' ou celui où la dissimulation n'est plus possible, franchement 'vieille'. Nous en sommes réduits au dilemme de ce jeune gaillard, Félix Wazemmes,² qui, essayant d'établir la différence entre les femmes, voit les 'femmes', les 'bonnes femmes' et les 'vieilles bonnes femmes'. Pour lui, ce qui compte, c'est la beauté, la coquetterie, l'attrait d'ensemble.

1. Guisenier, André, Jules Romains et les Hommes de Bonne Volonté, Flammarion, 1ère édition, 1954, p. 7.

2. T. I, p. 261.

Pour monsieur Quinette, Landru distingué qui s'attache au 'magot', la femme encore jeune se situerait dans la quarantaine, si l'on peut en juger d'après l'annonce de presse à laquelle répondit Mlle. Alberte. La femme la plus susceptible à ses manigances, seule, sans relations, se compterait le plus souvent parmi celles de 40 à 50 ans. Nous mettrons donc l'âge entre parenthèses s'il n'est que conjecture; si l'auteur le donne ou si on peut le déduire selon des indications précises (exemple : Agnès a dix ans de moins que son frère Marc qui dit qu'il a 37 ans), nous le mettrons sans parenthèses.

Quant au métier, on n'est pas toujours fixé là-dessus. Louise Argellati assiste à toutes les réunions du Petit-Noyau de Sampeyre. Donc on la suppose professeur ou ancienne institutrice. Les maîtresses ont généralement un métier, les femmes mariées quelquefois. Telles sont Germaine Baader, comédienne, Marcelle Denis, marchande d'articles de cuir, Mathilde (Cazalis) Clanricard, institutrice, et Renée Bertin, manucure. Il leur arrive aussi de changer d'amant ou de métier : Germaine Baader va de Gurau, député de Touraine, à Sammécaud, pétrolier, puis à Mareil, homme de théâtre; Isabelle Maillecottin, à travers Romuald et le trottoir, jusqu'à un vieux monsieur riche; Mlle. Lucrezia passe de couturière à vendeuse de magasin, puis modèle pour des peintres de Montparnasse. Nous classerons donc un personnage dans la catégorie sociale à laquelle il appartient au moment de sa première apparition et ne signalerons un changement de catégorie que pour les personnages d'importance exceptionnelle.

Sur 24 personnages les renseignements ne suffisent pas à un classement précis. Chez certains auteurs le langage ou le parler nous éclairent sur le personnage. Mais bien que Romains, à propos de Landru qu'il connaît dans la vie, prononçât sur ce gentleman garagiste :

'Les doigts dans l'huile noirâtre il émettait des diagnostics bienveillants, en usant, tous les jours à propos, de l'imparfait du subjonctif.'¹

la plupart de ses personnages font la même chose. Il ne nous reste que le premier principe de Descartes auquel nous avons encore recours :

'de ne recevoir jamais aucune chose pour vraie que je ne la connusse évidemment être telle; c'est-à-dire d'éviter soigneusement la précipitation et la prévention, et de ne comprendre rien de plus en mes jugements que ce qui se présenterait si clairement et si distinctement à mon esprit que je n'eusse aucune occasion de le mettre en doute.'²

Un sixième groupe est donc envisagé : celui des Cas douteux pour les femmes indécises.

-
1. Berry, Madeleine, Jules Romains, sa vie, son oeuvre, Editions du Conquistador, Paris, 1953, p. 71.
 2. Descartes, René, Discours de la Méthode, Edition Lutetia, Paris, Nelson, p. 35.

(A) la NOBLESSE comporte 36 noms et 2 anonymes :

- XX 1. CHAMPCENAI, Marie de, vicomtesse : encore jeune (32-35 ans) ;
dont le mari, Henri, pétrolier, membre du Cartel et fabricant
de munitions, est d'une noblesse beaucoup plus récente;
maîtresse pendant quelques temps du riche Roger Sammécaud,
pétrolier également - Tomes I, II, III, IV, V, VI, VII, IX,
X, XXVI.
2. Couhé-Vérac, la comtesse de : (55-60 ans); noblesse du
Limousin, plus obscure que celle du mari qui appartient à
la noblesse du Poitou; mère de Marie de Champcenais - Tome VI.
- XX 3. Crauze, Madame Lambron de, vicomtesse : (40-45 ans); dont le
mari semble être avec plusieurs amis propriétaire d'une chasse
aux environs de Compiègne; très amie de Gisèle Godorp -
Tomes X, XI.
4. Duroure, Madame (née de Rumigny) : (40 ans); vicomtesse de
Rumigny; son père voulait qu'elle fût héritière du titre;
son mari est lieutenant-colonel, puis colonel, et enfin,
pendant la guerre, général - Tomes III, IX, XV.
5. Eugénie, la princesse égyptienne : (35-40 ans); maîtresse de
Sammécaud pendant quatre jours à Bruges - Tomes XIV, XXII.
- XX 6. Fontmonge, la baronne de : d'une cinquantaine d'années; le
mari est conseiller à l'ambassade de Belgique à Rome; aide
l'abbé Mionnet dans sa mission auprès du Cardinal Merry del
Val - Tome XIII.
7. Fontmonge, Mademoiselle de : (17-18 ans); fille de la baronne -
Tome XIII.

- XX 8. Foulion, la comtesse Marguerite : 35 ans; dont le mari s'intéresse à certains milieux industriels où Bouitton a des amis; se flatte d'avoir des idées politiques, en flirt avec la gauche, mais qui n'aime pas trop 'l'action'; reçoit Jerphanion, une fois sa carrière assurée - Tomes XXI, XXII, XXVI.
9. Genillé, la baronne de : (25-29 ans); son mari continue la tradition des gentilshommes oisifs; chacun a un peu de fortune; d'une noblesse 'infiniment plus relevée'¹ que celle des Champcenais - Tomes III, VI.
- 10 Jeunes dames (deux) chez la comtesse Foulion : dont une et 11. marquise et l'autre duchesse, entre lesquelles Jerphanion se trouve à un dîner; leur présence rappelle discrètement aux messieurs qu'ils sont roturiers - Tome XXVI.
- XX 12. Kaasteyn, la baronne Mina von : entre 35-40 ans; berlinoise, dont le mari hollandais avait des propriétés en Hollande et sur la côte d'Azur; veuve; maîtresse masochiste de Jallez - Tomes XXV, XXVI.
- XX 13. LAMMERMONT, la comtesse de : dans la quarantaine; du meilleur monde, veuve, ruinée, tombée dans la bassesse; veut une liaison avec un monsieur distingué pour sa fille.
- XX 14. LAMMERMONT, Michèle de : 21 ans; qui finit par épouser un monsieur de 60 ans, veuf, avec un château en Lorraine, ancienne connaissance de la famille; maîtresse de George Allory pendant quelque temps - Tomes XI, XII.

1. T. III, p. 171.

15. Lavardac, la comtesse de : (45-50 ans); vaguement cousine du marquis de Saint-Papoul; le mari possède un domaine dans le Bordelais qui contient des vignes renommées, et que Robert, nouveau mari de Jeanne de Saint-Papoul, va aider à gérer - Tome VIII.
- XX 16. Lommérie, Madame de, comtesse : (48-50 ans); le mari se mêle d'affaires immobilières, intéressant surtout les biens confisqués des Jésuites; plusieurs enfants, dont Roland, officier dans le bled - Tomes V, X.
- XX 17. Masson, Simone : (21-24 ans); fille de madame Lambron de Crauze; son mari Jacques est peut-être de la noblesse - nous ne le savons pas - Tomes X, XI.
18. Migennes, la duchesse de : grande amie du comte de Mézan; Monseigneur Lebaigue est le neveu d'un ancien intendant de sa mère; s'intéresse au travail de Mionnet - Tome VII.
19. Moevre, la comtesse de : parente de Gisèle Godorp; celle-ci loue un appartement qui appartient à la comtesse - Tomes X, XI.
20. Montech, Madame de : (65-70 ans); roturière de naissance, entrée dans la noblesse grâce à son mari; celui-ci, de toute petite noblesse, donna à son beau-père, le plus grand épicier de Bordeaux, l'idée de créer un établissement d'alimentation à succursales multiples; Monsieur de Montech en devint président du conseil d'administration, sans que son nom parût dans la raison sociale; dès 1885 il était assez gentilhomme pour choisir comme parti à sa fille le marquis de Saint-Papoul - Tomes III, VIII.

- XX 21. Noailles, la comtesse Anna de : (1876-1933); née à Paris; fille d'une Grecque et d'un prince valaque; femme de lettres célèbre; fit partie de l'"Académie" que fabriquèrent Jallez et Jerphanion - Tome IX.
22. P., la marquise de : amie de la comtesse Foulion; italienne; adore le fascisme, mais passe la plupart de son temps dans cette 'pauvre France en putréfaction'¹ - Tome XXVI.
23. Pelledoux, la baronne de : amie de madame Lambron de Crauze; ressemble aux 'femmes de tête' du grand siècle - Tome X.
24. Prasles, la duchesse de : toute jeune (24 ans); le ménage a reçu en héritage des parents du duc un château en Anjou; le mari est en relations avec Haverkamp - Tome XXII.
- XX 25. SAINT-PAPOUL, Mademoiselle Bernardine de : 50 ans, soeur aînée du marquis à qui elle a abandonné sa part d'héritage; célibataire; bizarreries mentales - Tomes I, III, IV, V, VI, VII, VIII, XIII, XIV, XXVII.
- XX 26. SAINT-PAPOUL, Jeanne de : va avoir 19 ans; fiancée puis mariée à son cousin Robert de Lavardac - Tomes I, II, III, IV, VIII, XI, XXVII.
- XX 27. SAINT-PAPOUL, Madame de, marquise : (45-50 ans); elle a une grosse fortune et une rente de son père, M. de Montech; de toute petite noblesse, bien inférieure à celle de son mari qui possède deux domaines en Périgord; ceux-ci rendent très peu et le budget repose presque entièrement sur la fortune personnelle de la marquise - Tomes I, II, III, V, VIII, XIII, XIV, XXI, XXVII.

1. T. XXVI, p. 257.

28. Torchecoul, Adélaïde : 60 ans environ; née dans la noblesse de province; possédant l'immense château d'Aubepierre en Bourgogne; veuve probablement, elle épousa Ernest Torchecoul, économiste - Tomes XXII, XXVI.
- XX 29. Ugines, la vicomtesse Suzette d' : (24-26 ans); femme du monde, aussi débauchée que son mari Raoul, membre du groupe AA de Gilbert Nodiard - Tome XXIV.
30. Vuischaumes, la marquise de : échange avec le marquis des injures ignobles au cours de disputes effroyables; voisins des Champcenais en Sologne, ils se considèrent bien mieux nés que ceux-ci - Tomes V, VI.
31. Wulf, la baronne : (59-62 ans); assiste, chez la vicomtesse Lambron de Crause, au dîner où celle-ci joue le rôle de marieuse entre Gurau et madame Godorp - Tome X.

Dans les cas suivants nous jugeons (i) d'après la fréquentation :

32. Huguette : amie de lycée de Jeanne de Saint-Papoul - Tome III.

(ii) d'après la particule nobilière :

- XX 33. Blaberg, Erna von : 30-34 ans; nièce de la baronne Mina von Kaasteyn; organisatrice d'une espèce d'orgie intime avec Jallez à Berlin - Tome XXV.
34. Espars, Madame de l' : fait certaines commissions officielles entre des salons rivaux qui essaient d'appuyer une candidature à l'Académie Française - Tome XI.

- XX 35. QUINGEY, Madame de : dans la quarantaine; le mari Robert a des intérêts dans une maison de ciments et de matériaux de construction et passe pour être un des gros créanciers de la société de tramways où trempe l'archevêque Sérasquier; elle est, selon les on-dit, ancienne maîtresse de Monseigneur; s'intéresse à Mionnet pendant son séjour à M - Tomes VIII, IX.
36. Ruje, Madame de : dame à salon; appuie la candidature de George Allory à l'Académie Française - Tomes IX, XI.
37. V, Madame de : reçoit une lettre de madame G qui vante l'adresse avec laquelle Mionnet a rivé son clou à un monsieur qui faisait des plaisanteries de mauvais goût sur le clergé - Tome IX.

Le numéro 38 appartient à une demoiselle qui peut avoir un nom fictif : Mademoiselle Anne de Montbieuze du Sauchet. Marraine de guerre de Félix Wazemmes, elle écrit des lettres ultra-patriotiques où elle l'incite à courir à la rencontre de l'ennemi et lui parle de la chevalerie de la France; elle n'a jamais voulu lui donner rendez-vous à Paris - Tome XVI.

(B) la RICHE BOURGEOISIE comporte 52 noms :

1. Brisson 'la mère' : épouse de Pierre Brisson; fondatrice de l'Université des Annales pour jeunes filles du monde - Tome XXIV.
2. Claude : 18 ans; amie de Bergamot, vaguement homme de lettres, mais qui avait été fils de famille, riche, avec une mère issue d'une famille noble de Lorraine; pour rendre à Claude son équilibre il fut son amant pendant un an et demi; puis elle se maria - Tome XI.
- XX 3. Coislon, Jeanne : (17-18 ans); 'bacchante déchaînée'¹ des réunions de jeunesse; mal protégée par sa mère,
- XX 4. Coislon, Madame : (45-48 ans), dont le mari est vaguement en relations avec M. Mañeul; craignant de paraître gardienne de la moralité, elle montre devant la jeune génération une humilité qui la rend ridicule - Tome XXIII.
5. Dame, une très vieille : 78 ans; veuve d'un banquier, actrice dans sa première jeunesse; amie de Victor Hugo en 1870 - Tome XXIV.
6. Dame de Monte Carlo, la vieille : (72 ans); introduit la comtesse de Lamermont au Cercle de l'Echiquier à Paris - Tome XI.
7. Dame de Vienne, la : jeune femme de 30-34 ans; maîtresse

1. T. XXIII, p. 104.

d'un banquier autrichien fort riche, installé à Paris;
maîtresse passagère de Jallez - Tome XXV.

8. Femme du diamantaire d'Amsterdam, la : (35-37 ans);

Margaret-Desideria Kreuz vient chez cette dame en qualité
de gouvernante des enfants - Tome X.

9. Femme du propriétaire, la : (d'une cinquantaine d'années);

morte d'une maladie mystérieuse; son mari, propriétaire
d'un immeuble parisien épousera la belle concierge du
Boulevard Saint-Germain, et ira s'installer dans une espèce
de château - Tome XXI.

10. Foucault, Madame : (37-38 ans); donne une fête enfantine
avec bal et ballets où figure Françoise - Tome XVIII.

XX 11. GODORP, Gisèle : (40-44 ans); divorcée; de mère française
et de père hollando-américain, naturalisé français; de
gros revenus (300.000 francs); devient maîtresse de Maxime
Gurau, député de Touraine - Tomes X, XI, XII, XIII, XIV,
XV, XXIII, XXIV, XXV, XXVI, XXVII.

12. Hurlot, Sabine : 18 ans en 1927; elle est appelée 'poule
de luxe'¹ par Margot Diémer - Tomes XVIII, XXIII.

13. Lacchini, Madame : d'âge moyen; catholique sincère qui
reçoit et aide Mionnet pendant sa mission à Rome; son mari
qui a succédé à son père à lui, banquier du Vatican sous
Léon XIII, est tombé en disgrâce à cause de ses sentiments
francophiles - Tomes XIII, XIV.

1. T. XXIII, p. 86.

- XX 14. Lecorbon, Madame Aimée : maîtresse du poète surréaliste, Claude Vorge qui la dit du meilleur monde; elle lui montre quelques-uns des 365 appartements - Tome XVII.
- XX 15. MAÏEUL, Françoise : née en 1910; nous en suivons tout le développement jusqu'à ses fiançailles avec Pierre Jallez en 1933; le père, négociant, perdra sa fortune; Françoise entrera à la Sorbonne pour faire son droit, suivra des cours de dactylographie et de sténographie, deviendra rédactrice au ministère de la Santé Publique - Tomes IX, XIII, XVIII, XXIII, XXIV, XXV, XXVI, XXVII.
- XX 16. MAÏEUL, Madame : âgée de 31 ans à la naissance de Françoise; aînée d'une bande de frères et de soeurs qui ont perdu leur mère; mariée à l'âge de vingt ans; pendant un certain temps, elle connaîtra la prospérité; mère dévouée - Tomes IX, XIII, XVIII, XXIII, XXIV, XXVI, XXVII.
- XX 17. Manifassier, Madame : (45-50 ans); son mari Léon, chef de cabinet de Gurau avant la guerre, devient préfet de l'Indre-et-Loire, assez grande préfecture du centre; la politique ne l'intéresse plus; excellente catholique, madame Manifassier donne un coup de main aux oeuvres charitables - Tome XXVII.
18. Mazoyer, la fille d'un marchand de vins en gros; grâce à sa dot, Napoléon Malaparte, ami d'enfance de George Allory put acheter une étude d'avoué et se donner le nom double de Malaparte-Mazoyer - Tome XI.
- XX 19. Pouzols-Desaugues, Madame : 55-60 ans; fille d'un gros propriétaire du canton de Saugues; au nom roturier de

Bollière, il avait ajouté le nom de son village d'origine; Pouzols y a accolé le sien avec un trait d'union - 'union qui lui a coûté si cher'¹, car sa femme a brisé sa carrière dans la diplomatie, où il avait été consul général; ne pouvant supporter le dépaysement, elle l'obligea à revenir en France; depuis quinze ans il est conseiller général à Saugues - Tomes XXI, XXII.

20. Sableau, Madame : invitée chez Paul Strigelius avec son mari, le plus gros avoué de l'endroit - Tome IX.

21. Sammécaud, Berthe : 38-40 ans; fille et femme de pétroliers; soupirant vaguement au sujet des absences de son

22. mari, Roger, elle s'occupe du ménage de sa fille - Tomes III, V, VI, XIV, XXII.

XX 23. Solorzano, Madame : (45-50 ans); originaire du Guatemala, désireuse de marier son fils cadet José à Françoise; gens fort riches et vaniteux, les parents incorporeraient la dot énorme du fils dans des appointements élevés pour un menu service rendu; de cette manière ils ménageraient l'amour-propre des Maïeul; la dot de Françoise sera très modeste - Tome XXIV.

24. Soudarmi : fort jeune, 20-25 ans; d'un égoïsme et d'une crudité incroyables; fille d'un père hollandais, propriétaire d'une usine de sucre et de plantations, et d'une mère Hindoue musulmane, elle déteste tout sauf la mode et la culture

1. T. XXI, p. 93.

française; mariée à un Hollandais, le premier venu, pour échapper à son milieu, elle vit séparée, accueillant des aventures amoureuses et fréquentant les dancings pour garder sa ligne - Tome XXV.

XX 25. VALAVERT, Elisabeth : (34 ans); s'étant gardée pure pour le grand amour, elle se trouve épouser un mari ignoble; avoué, héritier de la grosse étude de son père, devenu héros dans la guerre, il retombe presque immédiatement dans la bassesse; elle devient maîtresse de Jallez - Tomes XVIII, XX, XXIV, XXV, XXVI, XXVII.

26. Yvoy, Madame : (32-36 ans); le mari, fabricant de porcelaines de la rue de Paradis, 'Maison Yvoy', congédia le père de Louis Bastide - Tome VI.

27. Z, Madame : dame à salon; appuyant la candidature d'Etienne Lavollée à l'Académie Française; méprisée pour les médiocres auteurs qu'elle soutient: cherchant un candidat à opposer à Lavollée, madame de Ruje choisira George Allory - Tome XI.

28. Zulpicher, Christa : (30-32 ans); seconde femme d'un puissant industriel international, directeur de la firme 'Société Luxembourgeoise de l'Acier'; ménage très uni où Henri de Champcenais pénètre en qualité de partenaire financier; voulant devenir l'amant de Mme Zulpicher, il trouve que son amour n'est pas partagé et se contente de l'admirer de loin comme 'reine' - Tomes IX, XI, XIV.

Les femmes suivantes sont jugées d'après leur fréquentation :

29. Blonde radieuse, la : moins de 40 ans; appartient à la

clientèle de la Celle-Les-Eaux - Tome XII.

30. Bouillon, Madame : cherche une gouvernante pour ses enfants à Paris; Margaret-Desideria Kreuz se présente pour la place - Tome X.
31. G, Madame : écrit une lettre à madame de V (voir NOBLESSE, no. 37) - Tome IX.
32. Langlon, Henriette : (16-18 ans); parle de ses flirts à Françoise - Tome XXII.
33. Riverain, Madame : (45-50 ans); connue de madame Maïeul; elle ne se croit pas responsable de ses deux grandes filles - Tome XXIII.
34. Sennelier, Madame : amie de madame Maïeul - Tome XXIII.
35. Sud-Américaine, la : jeune amie de Gisèle Godorp - Gurau est amené à rêver d'un mariage avec la fille d'un millionnaire - Tome XII.
36. Turkheim, Madame : grande amie de madame Coislon; mauvaise langue, colporteuse d'informations plus sûres que celles de l'Agence Havas - Tome XXIII.
37. Veneuil-Rennetin, Madame : (50-55 ans), amie de la vicomtesse Lambron de Crauze; invitée avec son mari au dîner où se trouvent madame Godorp et Gurau - Tome X.

Une femme est jugée par ses actions :

38. Poinsinot, Madame : a racheté l'institution Saint-Marthe, pensionnat des jeunes filles élégantes; cherchant un vicaire qui sache parler et qui ne lui coûte pas plus de 1000 francs

par an, elle mettra la main sur l'abbé Jeanne - Tome VI.

Cinq femmes reçoivent une mention très brève :

39. Maîtresse de Briand : chez qui Briand dîne - Tome IX.

40.41 Milne (nous grouperons ici la femme et les deux filles de et 42.

William P. Milne de Philadelphie); toutes en âge et en état de se passer de lui quand il passe son temps à Sidi-Bou-Said - Tome XXII.

43. Nodiard, la fille : reçoit une dot énorme du père, commerçant du Palais du Linge - Tome XXIII.

Trois femmes quittent le milieu où elles sont nées :

44.45. Dames du Tabernacle, les : la supérieure et sa compagne; femmes du monde riches, distinguées, cultivées, elles se retirent dans cet ordre contemplatif où elles reçoivent Mionnet et le chanoine Delhostal - Tome VIII.

46. Jeune fille viennoise, la : (18-19 ans); épave de la guerre, d'une famille distinguée; appauvrie, elle s'offre aux gros profiteurs dans des hôtels de luxe - Tome XVII.

Deux femmes sont élevées à ce niveau par le mariage :

XX 47. Gentilcoeur, Madame, plus tard Emma Haverkamp : 30 ans; secrétaire de Frédéric Haverkamp, elle finit par l'épouser; Haverkamp divorce d'avec elle, en lui octroyant une assez grosse somme d'argent - Tomes V, XI, XXII, XXIV, XXVI.

48. Mère de Soudarmi, la : (43-45 ans); (voir Soudarmi, no. 24 ci-dessus); sale, grosse, tireuse de cartes - Tome XXV.

Trois femmes pourraient être ou dans la deuxième ou dans la troisième catégorie; jeunes débauchées, (23-26 ans), désœuvrées, à ce qu'il paraît, elles vont faire l'essai de l'amour à la ronde; leurs maris font partie du groupe AA de Gilbert Nodiard et elles comptent parmi leurs amis Suzette et Raoul d'Uzines. Ce sont :

XX 49. Attinger, Christiane : puisque ses domestiques sont absents, on va faire l'essai chez elle - Tome XXIII.

50. Catherine : - Tome XXIII.

XX 51. Differdange, Clarisse : dont le mari s'appelle Edmond; elle a déjà participé à cette espèce de Sabbat avec Gilbert Nodiard et Alexis Coislou - Tomes XXIII, XXIV.

XX Le numéro 52 est réservé au cas difficile de Madame Bouitton; cette dame quoique femme de ministre n'a jamais voulu partager sa vie. Elle vit séparée de lui et s'intéresse au monde de loin comme à un spectacle. Son mari l'appelle 'un drôle de numéro'¹, comme 'la première épouse musulmane'² - Tome XXIII.

1. T. XXIII, p. 251.

2. Ibid, p. 252.

(c) la BOURGEOISIE MOYENNE, la catégorie la plus vaste, comporte
101 noms :

- XX 1. AGNES: 27 ans; soeur de Marc Strigelius et mariée à Charles, après avoir abandonné ses études en médecine; va divorcer pour épouser le docteur Ravenaz qu'elle avait connu au P.C.N. - Tomes VIII, IX, XII, XXIV.
2. Alberte, Mademoiselle : dans la quarantaine; répondit à l'annonce de presse de Quinette; échappe au sort réservé à ses victimes parce qu'elle avait une famille nombreuse - Tomes XI, XIV, XVII.
3. Allory, Madame Rosine : (45-50 ans); son mari, George Allory, est romancier mondain et critique des Débats - Tomes III, IX, XI.
- XX 4. Annette : toute jeune, 18 ans au plus; fiancée de Louis Bastide qui devient ingénieur au Maroc - Tomes XIX, XXVII.
- XX 5. Argellati, Louise : (60-65 ans); professeur sans doute, membre du Petit-Noyau de Sampeyre - Tomes II, IV, XIX, XXIV, XXVII.
- XX 6. BAADER, Germaine : (35 ans); comédienne de talent; maîtresse de Gurau, député de Touraine, de Sammécaud, pétrolier, de Henry Mareil, auteur dramaturge, puis directrice de théâtre - Tomes I, II, III, IV, V, VII, VIII, IX, X, XI, XIV, XVI, XXIII, XXIV, XXV, XXVI.
- XX 7. Belle indolente, la : (Jeanselme, Madame), pas toute jeune (50 ans); veuve d'un haut fonctionnaire colonial; membre

de la Société des Poètes Français; amie (et probablement victime) de Quinette - Tomes XVII, XVIII, XXIV, XXVII.

XX 8. Camille, Madame : 45 ans; herboriste et sage-femme avec un amant beaucoup plus jeune qu'elle; provoque l'avortement de Marie de Champcenais - Tome VI.

XX 9. CAZALIS, Mathilde, puis madame Clanricard : (22-24 ans); fait la classe enfantine au petit Lycée Condorcet; refusant de céder à Jerphanion, elle devient la maîtresse d'Armand Lauferque quoiqu'elle soit presque fiancée à Edmond Clanricard; elle épouse celui-ci et le trompe encore une fois avec Lauferque - Tomes II, IV, VI, VII, VIII, IX, X, XI, XII, XIV, XV, XVIII, XIX, XXII, XXIV, XXVII.

10. Cazalis, Constance : 3 ans de moins que Mathilde; cherchant une situation, elle devient employée des Postes à Barjac - Tome IX.

11. Cazalis, Madame, (43-48 ans); chez Mathilde pendant que la soeur cherche un poste, elle va chez celle-ci et ira chez l'oncle Alphonse si Constance se marie - Tomes IX, XI.

12. Clisson, Madame : (50-55 ans); son mari qui vient des Charentes est un fonctionnaire, directeur des Contributions; ils étaient à La Rochelle au moment où Jerphanion fit la connaissance de leur fille Odette - Tomes XXI, XXVI.

13. Courtaud, Mademoiselle : (35-40 ans); professeur de piano de Françoise - Tome XVIII.

14. Dame de Soissons, la : d'une cinquantaine d'années; engage Vidal, électricien pour des réparations - Tome XXV.

15. David, Clémentine : (18-19 ans); l'aînée des cousines de George Allory; déjà en garde contre les erreurs de pronostic social, elle dédaigna l'offre de son cousin; elle devait plus tard épouser un soyeux - Tome XI.
16. Deffonds, Aimée : (25-26 ans); voisine de palier de Jallez; employée au secrétariat d'une maison de gros, elle épousa un homme qui travaillait dans une maison de publicité; Marcel la quitte et elle trouve un poste comme secrétaire à domicile; consolée quelque temps par Jallez, elle rencontre un monsieur, employé, et vit avec lui - Tome XXIV.
- XX 17. DENIS, Marcelle : assez jeune (35 ans); divorcée; marchande d'articles en cuir; maîtresse de Félix Haupetit (alias Frédéric Haverkamp); l'accompagne à Dubrovnik avec leur jeune fils - Tomes XXVI, XXVII.
18. Denis, mère de Marcel, la : (55-60 ans); veuve d'un fonctionnaire d'un rang assez élevé - Tome XXVI.
- XX 19 Didier-Vignac, Sabine et Solange : deux amies sincères et 20. d'Agnès et ses confidentes; protestantes - Tome XII.
- XX 21. DIEMER, Margot : aînée de Françoise de 10-11 mois; cousine; jeune révolutionnaire - Tomes XXIII, XXVI, XXVII.
- XX 22. Doctoresse-femme de lettres, la : (35-40 ans); psychiâtre; amie sadiste d'Henri de Champcenais - Tome XIV.
- XX 23. EZZELIN, Juliette, née Vérand : (20-21 ans); amie de Jallez, puis épouse de Maurice Ezzelin, employé de bureau, ensuite maîtresse de Jallez et enfin divorcée - Tomes I, II, IV, V, VII, VIII, X, XII, XIV, XVIII, XX.

24. Fanny : (30 ans); rencontrée à Varsovie par Jallez, elle ne veut pas céder tout de suite; exige qu'il revienne de Cracovie plus tard, ce qu'il ne fait pas - Tome XXV.
25. Fernande (d'Auteuil) : (30-35 ans); son mari Robert a une bonne situation dans une maison de commerce dans le Marais; affreusement blessé pendant la guerre, il ne veut pas que sa femme se prive d'amour; elle reçoit un ami, puis Lauferque remplace cet ami pendant un certain temps - Tome XIX.
26. Gambaroux, Madame : (30-35 ans); son mari Firmin est marchand à M; ayant entendu dire que son domestique Antoine console sa femme, il est charitable; lui-même est coureur - Tome VIII.
27. Gertrude : (20 ans) ; son mari, écrivain inconnu de Jallez lui demande une interview pour sa femme; elle écrit pour un magazine illustré; elle accorde à l'amour à peine une demi-heure et part avec son article - Tome XXV.
28. Hengsi, Mademoiselle : (25 ans); institutrice alsacienne au domicile de Françoise; études faites en Prusse rhénane et diplômes d'enseignement - Tome XVIII.
- XX 29. Jallez, la mère de Pierre : née en 1860; son mari est sous-directeur d'une agence du Crédit Lyonnais- Tmes XI, XX, XXV, XXVI, XXVII.
- XX 30. JERPHANION, Odette, née Clisson : 21-23 ans; fille d'un fonctionnaire des Contributions; élevée dans l'aisance, sa mère ayant eu un peu de fortune; la famille est originaire des Charentes - Tmes XIV, XV, XVI, XVII, XVIII, XX, XXI,

XXII, XXIII, XXIV, XXV, XXVI, XXVII.

31. Kingswood, Miss Edith : (21-23 ans); Anglaise; première institutrice de Françoise - Tome XVIII.
- XX 32. KREUZ, Margaret-Desideria : (21-23 ans); originaire de la ville d'Agram (Zagreb) en Croatie; se joint à l'Organisation dont Laulerque et Mascot font partie; gouvernante à Amsterdam, puis à Paris où elle devient la maîtresse de Laulerque; retourne dans sa patrie pour y rejoindre 'l'homme de sa destinée'¹ - Tomes VIII, IX, X, XI, XVIII, XIX, XXII.
33. Laouteron, Irène : (25-30 ans); maîtresse de Gaston Fachuel, substitut du Procureur de la République au Parquet de la Cour d'Appel de Paris - Tome XVII.
- XX 34. Lapierre, Denise : (24-26 ans); secrétaire de direction à la Celle; aide le docteur Viaur dans ses recherches sur le ralentissement du coeur - Tomes XII, XIII.
35. Madeleine : (28-30 ans); peintre; rencontre Jallez à Cracovie; lui accorde ses faveurs non sans scrupules - Tome XXV.
36. Marthe : (35 ans); amie du Lycée Fénelon, avec qui Germaine échange des confidences et des baisers - Tomes VIII, XI.
- XX 37. MAYRARGUES, Cécile : 17 ans en 1909; soeur de M. Maïeul; ancienne maîtresse de Gilbert Nodiard; son mari, Paul, a des rentrées très variables et semble vouloir traiter une affaire avec Nodiard - Tomes IX, XXIII, XXIV, XXVI, XXVII.
- XX 38. Mère de Jerphanion, la : (60-63 ans); son mari est instituteur

1. T. XI, p. 65.

en province, dans la région du Velay; après sa retraite le couple passe quelque temps à Saint-Pierre, puis déménage pour Saint-Julien. - Tome XXI.

- XX 39. Miaulard, Lucette : (18-19 ans); fille d'un quincailler de Passy; amie de Fernand Gallot, fils d'un entrepreneur de Picpus devenu plusieurs fois millionnaire pendant la guerre; de l'équipe Vorge chez Fachuel - Tome XVII.
- XX 40. Molène, Maria, la dame Rita de l'autobus : (43-46 ans); femme de lettres; initie Félix Wazemmes à l'amour; George Allory lui manque de respect impunément - Tomes I, II, III.
41. Nigeon, Madame : dans la cinquantaine; aide Vidal à trouver une cliente - Tome XXV.
42. Parent, Sophie : d'une trentaine d'années; commerçante en boutique; mariée avec quelqu'un de bien; maîtresse d'Augustin Leheudry, ouvrier typographe; victime de Quinette - Tomes I, II, III, IV, V, XIV.
43. Paternat, Virginie : (40-45 ans); brouillée avec sa famille qui habitait en province; aide Quinette dans son contre-espionnage; victime de Quinette - Tomes XVII, XXVII.
- XX 44. Paule G. : (35-38 ans); actrice réputée pour ses moeurs spéciales; maîtresse officielle d'Haverkamp sans aucun privilège; aide Marcelle au cours de son accouchement - Tome XXVI.
- XX 45. Philippine, la tante : (55-60 ans); mine d'informations où puise sa nièce Margot Diémer - Tome XXIII.

46. Préval, Sylvie : (25-30 ans); comédienne; maîtresse d'Haverkamp; sera casée à la Société du Théâtre de Rond-Point, mais a fait jusqu'ici sa carrière elle-même - Tome XXII.
- XX 47. Ravenaz, Madame : (23-25 ans); son mari, docteur, veut divorcer, pour épouser Agnès - Tomes IX, XII.
48. Rostand, Madame Edmond : selon les racontars du monde théâtral elle poussait son mari à écrire et écrivit elle-même une partie de Chantecler - Tome VII.
- XX 49. Saby, Mademoiselle : (35-40 ans); surveillante de Charles Xavier à l'orphelinat - Tome XXV.
50. Secrétaire de M. Sigeau, la : (22-25 ans); employée de M. Sigeau, pharmacien; logée chez la famille elle devint maîtresse de Sigeau et le poussa à rompre son ménage - Tome III.
- XX 51. SIGEAU, Hélène : 14 ans; son père est pharmacien; élève à l'Ecole Edgar-Quinet; reste avec la mère abandonnée qui devient marchande de parfums; avec son ami Pierre Jallez elle livre les flacons - Tomes III, IV, VII, IX, X, XVIII, XX, XXII.
52. Sigeau, Madame : (35-40 ans); (voir Hélène Sigeau no. 51, ci-dessus) - Tome III.
53. Sigeau, Yvonne : 13 ans (voir nos. 50, 51 ci-dessus); part avec son père et la secrétaire - Tomes III, XVIII.
- XX 54. Vérand, Madame : (43-48 ans); mère de Juliette Ezzelin - Tomes IV, VII, XII.

55. Vignal, Suzette : (26-30 ans); comédienne au talent limité; maîtresse de Henry Mareil, auteur dramatique - Tomes VII, VIII.
56. Vlasivitch, Madame : dont le mari est directeur de la Banque de l'Adriatique à Dubrovnik; en relations avec le ménage Haupetit (Haverkamp) - Tome XXVII.

Les femmes suivantes reçoivent dans le roman une mention assez brève :

57. Actrices fantômes de Henry Mareil : Mareil pense à Réjane
58. et à Jane Hading; il doit avoir constamment devant les yeux l'image d'une actrice vivante quand il écrit - Tome VII.
59. Adèle, Mademoiselle : secrétaire de Jerphanion - Tome XXVI.
60. Alberand, Madame : à l'insu de son mari, le docteur Alberand, elle sert une petite collation aux amis de son fils Gaston qui sont Camelots du Roi; elle est aidée par
61. Alberand, Mesdemoiselles, ses filles, qui appartiennent au groupement des jeunes filles royalistes - Tome XIII.
62. Amie de Germaine, l' : (35-38 ans); maîtresse d'un homme généreux, elle possède cent mille kilos de sucre, et a converti Germaine à la spéculation - Tomes I, VIII.
63. Amie d'Odette, une : invitée à dîner chez les Jerphanion, elle poursuit des relations mutuelles avec Mme Carlier pendant que Jallez et Odette parlent - Tome XXVI.
64. Amie de Tellière, l' : (18-19 ans); assiste à une soirée inimitable chez Tellière et Gentilcoeur quand Jallez y est invité - Tome X.

65. Belle-soeur de Mademoiselle Alberte, la : dans la quarantaine; elle et son mari, qui semble être commerçant, reçoivent Quinette à dîner. - Tome XI.
66. Carlier, Madame : (30-35 ans); le mari est secrétaire général de la préfecture de Police; (voir no. 63 ci-dessus) - Tome XXVI.
67. Clanricard, Madame : mère d'Edouard; le fils a l'habitude de déjeuner chez ses parents - Tome X.
68. Clisson, la soeur d'Odette : (voir nos. 12 et 30 ci-dessus) - Tome XXI.
69. Comédienne, une jeune : (22-23 ans); invitée chez Germaine Baader avec Jallez et Strigelius - Tome XXIV.
70. Dame d'à côté de l'épicerie, la : cliente de Vidal; Charles est envoyé seul chez elle pendant que Vidal entre dans l'Hôtel Bossuet chez Romuald - Tome XXVI.
71. Denis-Lobel, Madame : directrice du cours de rythmique de Françoise; elle aide à la fête enfantine de madame Foucault - Tome XVIII.
72. Dufour, Madame : très bonne amie de Juliette qui l'emmène chez elle, à sa propriété de Saint-Leu - Tome XII.
73. Edmée : fille de George Allory; sa dot avait amputé de moitié les petites rentes de son père - Tome XI.
74. Eliphas, Madame : chez qui Henry Mareil avait dîné avec le physicien Moygeon - Tome XIV.
- 75.76. Femmes internes, deux : assistent à une séance de Viaur avec douze ou treize autres personnes - Tome XIII.

77. Geneviève : (23-24 ans); amie de Juliette; 'de moralité nulle et de mauvais conseil'¹, selon Jallez - Tome XII.
78. Grousson, Madame : (48-49 ans); le mari est commerçant en vins et conduit Jerphanion dans son auto pendant la campagne électorale de celui-ci; si son mari se retirait dans un beau domaine, elle serait furieuse - Tome XXI.
- XX 79. Hubert, Madame : directrice du Lycée d'Orléans, dont Odette et son mari admirent l'aisance parfaite et l'absence de pose - Tome XXII.
80. Infirmière, une : qui assiste à la première 'bombe' de Fachuel le jour de l'Armistice - Tome XVII.
- XX 81. Infirmière de M. Quinette-Descombes, l' : dans une petite maison de santé du Mont Boron; fait tout son possible pour aider Jallez à parler avec le malade - Tome XXIV.
82. Infirmière du quartier, l' : religieuse sécularisée; maussade et lente à se mouvoir; assiste à la naissance de Françoise - Tome IX.
83. Jenin, Mimi : (18-19 ans); fait partie de 'l'équipe Vorge' chez Fachuel; fort impressionnée par Quinette - Tome XVII.
- XX 84. Legrauerand, Paulette : assiste avec son mari aux réunions du Petit-Noyau chez Sampeyre - Tomes II, IV, XI.
85. Lempereur, Mathilde : (16-17 ans); amie de pension de Mme Maïeul; a éprouvé une déception amoureuse - Tome XXIII.
86. Marcelle : (24-29 ans); amie d'Annette Montreuil; artiste de l'écran; a loué son appartement à Annette - Tome XXVII.

1. T. XII, p. 243.

87. Mère de Bussière, la : veuve dont la fortune a bien diminué depuis la guerre; ne peut aider son fils, modeste journaliste à Nice - Tome XVIII.
88. Montreuil, Annette : (24-27 ans); artiste de l'écran; (voir no. 86 ci-dessus); elle dit aux camarades que son ami est un industriel, mais il est à peine plus qu'un placier - Tome XXVII.
89. Quinette, la première femme de : (38-40 ans); l'avait abandonné vers 1904 - Tome I.
- XX 90. Simone : (35-38 ans); comédienne à la Porte-Saint-Martin; menace de quitter la troupe; Sammécaud et Avoyer envisagent à la remplacer par Germaine, mais elle change d'avis et reste - Tome VII.
91. Strigelius, Thérèse : (35-37 ans); épouse de Marc, secrétaire général de la Banque de l'Union Européenne; a des soucis financiers - Tomes VIII, IX.
92. Suzanne : secrétaire de Bouitton; accompagne Jerphanion et son patron en Russie - Tomes XX, XXII.
93. Veuve de guerre, une : 40-50 ans; son mari avait été chef comptable dans une grande maison; veut vendre sa bibliothèque à Quinette - Tome XVII.
94. Viaur, Madame : (35-45 ans); on veut faire entrer son mari, docteur, à l'Académie de Médecine et aussi lui décerner le Prix Nobel; l'anaplastine, découverte de son mari a été offerte au public au prix minimum; on pardonne au mari son succès parce qu'il n'a pas fait fortune - Tome XXI.

95. Weil, Madame : professeur d'allemand du lycée de
Françoise; gémit sur son mauvais accent alsacien - Tome XVIII.

Les femmes suivantes sont russes. D'après la doctrine marxiste,
elles seraient prolétaires; à cause de leur instruction et leurs
responsabilités, nous les garderons ici.

96. Actrices du théâtre Odessa, les : assistent à un dîner
où sont invités Jallez et Bartlett - Tome XX.
97. Etudiante, russe, l' : (19-23 ans); fait ses études en
médecine; de brèves amours et une rupture avec le docteur
Viaur, étudiant lui aussi - Tome XII.
- XX 98. Irène : (19-23 ans); interprète qui accompagne Jerphanion
en Russie - Tome XX.
- XX 99. Malkine, Katia : (19-23 ans); charmant 'cicerone' de Jallez
et Bartlett pendant leur voyage en Russie; attachée au
service des 'relations culturelles' de l'accueil des
étrangers - Tome XX.
- XX 100. Militante, la : d'une quarantaine d'année; camarade
dirigeante; avec un homme elle fait subir à Jallez un
interrogatoire après son séjour en prison à Simbirsk -
Tome XX.
- XX 101. Nania : (22-25 ans); travaille dans un bureau d' 'informa-
tions commerciales' qui dépend du gouvernement soviétique;
secrétaire d'un petit groupe les Amis du Peuple Russe,
elle y fait la connaissance de Clanricard; celui-ci,
inspiré par les doctrines soviétiques et déçu par la

trahison de sa femme lui demande de partir avec lui;
elle ne montre pas la plus légère vacillation de
volonté ni la plus faible tentation bien qu'elle dise
l'aimer - Tome XIX.

(D) la CLASSE OUVRIERE comporte 47 noms :

1. Amie de Mademoiselle Lucrezia, une : (35 ans); vit depuis des années avec un peintre, Emile; demande à Lucrezia d'aider Emile à redevenir un bon amant - Tome XXIV.
2. Amie d'Ortegal, l' : (20-25 ans); maîtresse du peintre, elle le rappelle à l'ordre quand il laisse traîner ses ouvrages précieux - Tomes XII, XIII.
- XX 3. ANTONIA : 16-17 ans; vendeuse de journaux à Nice; la mère est malade; le père est un de ces paresseux qui arrivent un ou deux jours par semaine à travailler; elle s'occupe de son petit frère; devient la maîtresse de Jallez - Tomes XVIII, XIX, XX, XXVI.
4. Astier, Madame : aubergiste; envoie toujours au pauvre curé de Saint-Front quelque relief du plat qu'elle confectionne pour les hôtes; régale Jerphanion et Grousson d'un repas somptueux - Tome XXI.
- XX 5. BASTIDE, Madame : (40 ans); le mari, expéditeur chez Yvoy, fabricant de porcelaines, perd sa place - en chômage assez longtemps, va ficeler de gros paquets de livres dans une librairie; 10.000 francs d'économies - Tomes I, VI, XIII, XIX, XXVII.
- XX 6. Bertin, Renée : jeune personne; manucure de madame de Champcenis; maîtresse, puis épouse, d'un monteur électricien employé au secteur de la rive droite - Tomes I, III, IV, V, VI.
7. Caissière du petit bazar, la : encore jeune; caissière auxiliaire, elle n'est pas nourrie et gagne difficilement

son pain; séduite par Quinette débordant d'un élan vital après le meurtre de Leheudry - Tome III.

8. Chapitre, Madame : concierge; son mari, employé d'omnibus, torréfie du café vert une fois par semaine dans la cour; elle en livre aux clientes à un sou de moins que la qualité moyenne de chez Fournereau; aidée par Louis Bastide - Tome VI.

9. Compagne de Romuald : maîtresse de Romuald; divorcée, elle attend qu'il fasse seul son chemin avant de se mettre en ménage avec lui; patrons de l'Hôtel Bossuet, ils vont se marier sous peu (c'est du moins ce que Romuald raconte à Vidal) - Tome XXVI.

10. Concierge de madame Paternat, la : rue Milton; communique des renseignements à la famille Bourron sur leur parente et aussi à la police - Tome XVII.

XX 11. Concierge du boulevard Saint-Germain, la belle : d'une quarantaine d'années; trop maniérée pour vaquer aux soins de son métier, les laisse en grande partie à son mari, maigriot employé dans une banque du quartier; le mari mort d'une maladie mystérieuse, elle s'en va dans un 'château' en Seine-et-Marne avec un riche propriétaire d'immeubles dont la femme meurt également d'une maladie mystérieuse - Tomes XXI, XXII.

12. Concierge du 18 rue Dailloud, l'ancienne : (65-70 ans); morte vers 1917, elle avait vu Leheudry peu après l'assassinat dans la baraque, sans faire le rapprochement; montra l'endroit du crime à Quinette - Tomes II, XVII.

13. Concierger du 18 rue Dailloud, la nouvelle : dans la quarantaine; veuve de mobilisé; aide Quinette à nettoyer sa boutique après le retour de celui-ci - Tome XVII.
14. Concierger du 142 bis faubourg Saint-Denis, la : (40-45 ans); Quinette négocia avec elle pour le logement où s'installa Leheury; le bouquet de chrysanthèmes présenté à elle par Quinette est le symbole de sa couronne de mort - elle sera sa troisième victime - Tomes II, III, IV, XIV.
15. Couturière de la Celle, la : s'offre pour une épreuve sur les verrues, faite par le docteur Viaur - Tome XIII.
16. Eugénie, la servante des Torhecoul : d'âge mûr; ancienne patronne d'auberge; aime beaucoup mieux obéir que donner des ordres - Tome XXII.
17. Gambaroux, Madame : (55-60 ans); mère de Firmin; aubergiste; restée veuve avec six enfants, elle put ramasser assez d'argent pour établir son fils aîné comme marchand - Tome XVIII.
18. Georgette, la maîtresse d'Edmond Maillecottin : 30-35 ans; abandonnée avec deux enfants, recueillie par Edmond, tourneur dans l'usine de Bertrand; 10 ans de plus qu'Edmond; ouvrière chez Pleyel, elle perd sa place pour en trouver une meilleure dans une usine de guerre, aidée par Edmond; elle et lui gagneront gros - Tomes IX, X, XVI, XIX.
- XX 19. Jeanne, la modiste : (20-23 ans); travaille chez une modiste, rue de Turbigo; maîtresse de Jerphanion quoiqu'elle eût préféré l'uniforme de la Polytechnique; le trompa avec un monsieur de 35 ans qui, lui, pouvait l'entretenir - Tomes IV, VII.

- XX 20. LeBurec, madame dite la femme à Popaul : (20-23 ans), et
- XX 21. LeBurec, Eugénie, dite Nénette: (16-19 ans); toutes deux portées aux remarques grivoises sur le père et le mari; de moeurs spéciales, tous les quatre se livrent à la débauche du Sabbat - Tome XI.
- XX 22. Lucrezia, Mademoiselle : 25-30 ans; couturière, puis vendeuse de magasin; a posé pour les peintres à Montparnasse; maîtresse de Marcel Deffonds(voir Couche (c) no. 16), mais non dupe de son caractère volage - Tomes XXIV, XXVI.
- XX 23. MAILLECOTTIN, Isabelle : (18-19 ans); vendeuse au magasin - Au Pauvre Jacques - en ménage avec Guyard Romuald, souteneur, qu'elle entretient de ce qu'elle gagne au trottoir; le quitte pour se ranger avec un vieux monsieur riche - Tomes I, III, IV, IX, X, XI, XVI.
- XX 24. Maillecottin, Madame : d'âge respectable; le mari travaille - on ne sait où; Edmond, le fils aîné, semble être l'homme à tout faire - Tomes I, IX.
25. Margot, la petite amie de Vidal : (17-19 ans); avant la guerre; son père était gardien d'un chantier de bois - Tome XXVI.
26. Maryel, Katy : danseuse d'art; maîtresse de Haverkamp en 1928; 'liquidée' à l'amiable quand il rencontre Marcelle Denis (voir couche (c), no. 17) - Tome XXVI.
27. Patronne de la maison de tolérance (inscription 'modes'), la : a environ 35 ans; aurait pu être la patronne d'un bon hôtel; reçoit Gurau et lui parle d'une façon déférente et flatteuse - Tome X.

- XX 28. Paulette : (25-30 ans); lingère; maîtresse du marquis de Saint-Papoul, qui l'installe dans un atelier - Tomes VIII, XIV.
29. Rosalie : (30-35 ans); dont le mari est employé des chemins de fer; maîtresse de Firmin Gambaroux un lundi sur deux - Tome VIII.
30. Roubier, Clotilde : (19-23 ans); souvent en voyage avec
- XX 31. Roubier, Emilienne : (20-24 ans); sa soeur aînée; maîtresse de l'abbé Mionnet pendant qu'il loge à M chez
32. Roubier, Madame : la mère des deux filles - Tomes VIII, IX.
33. Voisine de Xavier, une : avait envoyé la dépêche annonçant la naissance de Charles Xavier à son père et gardé le nouveau-né pendant l'absence et la disparition de la mère - Tome XXV.

Les femmes suivantes reçoivent une brève mention :

34. Concierge de madame Vérand, la : - Tomes IV, VII.
35. Concierge de Marcelle Denis, la : - l'entretien de la maison est excellent et plaît à Haverkamp - Tome XXVI.
36. Concierge de Montmartre, une : - à l'angle de la rue Larmarck et du vieil escalier Sainte-Marie devant le Sacré-Coeur; entretien de la maison tout juste honorable; montre à Jallez un appartement qu'il ne loue pas - Tome XXIV.
37. Concierge du couvent, la : âgée; porte des vêtements laïques - Tome VIII.
38. Concierge du 7 rue Dailloud, la : appuie avec ironie sur

le prénom Louis quand Quinette demande M. Loys

Estrachard - Tome III.

39. Conciergerie des parents de Jallez, la : ne savait pas

l'adresse de M. Pierre mais dit à Jerphanion qu'une lettre
envoyée à l'ancien domicile le suivrait - Tome XI.

40. Couturière, une : vient chez les Maïeul pour l'essayage

du costume de Françoise pour une fête enfantine - Tome XVIII.

41. Miraud, Madame Victor : morte, elle manquait beaucoup à son

mari qui avait hâte de finir ses repas pour aller prendre
son café au bistrot - Tome I.

42. Modèle d'Ortegal, le : dont aucun rapport ne fut discernable

sur la toile - Tome XIII.

43-44. Modistes, deux : de l'atelier où travaillait Jeanne et

avec des histoires de qui elle régala Jerphanion - Tome IV.

45. Patronne de l'auberge de la Celle, la : pousse son mari à

la recherche d'une bouteille d'eau minérale pour Haverkamp -
Tome V.

46. Patronne de la maison où on voyait 'Mère des Compagnons', la :

avec une sollicitude soucieuse, elle fit un prix d'ami à
Vidal et à Charles et ne gagna presque rien - Tome XXV.

47. Patronne du café du boulevard de la Chapelle, la : quelque

peu vulgaire, faisait contraste avec Marie de Champcenais -
Tome VI.

(E) la CLASSE PAYSANNE comporte 58 noms :

1. Adrienne : espèce de servante, un peu trop fardée pour son emploi à l'Hôtel Bossuet que tient Romuald - Tome XXVI.
2. Auchène, la mère : amie du père Galuron; tient une auberge pour marchands aux Halles - Tome XXVII.
3. Blanche : servante chez les Saint-Papoul - Tome VIII.
4. Bonne de M. de Fontmonge, la : insiste pour que Mionnet entre chez ses maîtres - Tome XIII.
5. Bonne de madame Sigeau, la : très attachée à sa maîtresse; joue avec Hélène, Yvonne et Pierre Jallez; s'intéresse aux secrets que Pierre lit dans les cartes - Tome III.
6. Bonne de Rothweil, la : l'âge et les allures d'une gouvernante - Tome VII.
7. Bonne des gens de Soissons, la : jeune; en très bons rapports avec sa patronne - Tome XXV.
8. Ecaillière de la rue Ramey, l' : (45-50 ans); ne peut pas engager Louis Bastide aux heures où il est libre - Tome VI.
9. Emilienne, la femme de chambre de Mme de Champcenais : reprise en service avant l'avortement; aide sa maîtresse; ne la trahira jamais à cause d'une chose que la comtesse a faite pour elle - Tome VI.
10. Femme assassinée, la : victime de Leheudry; environ 50 ans; exerçait un ensemble de professions mal défini : trafic de reconnaissances du Mont-de-Piété, tireuse de cartes - Tomes I, II.

11. Femme de chambre de Germaine Baader, la : brune et sèche, plutôt jolie - Tomes I, II.
12. Femme de chambre des Mañeul, la : voulant se conduire comme il faut à la naissance de Françoise, elle a peur d'en faire trop pour ce qu'elle gagne - Tome IX.
13. Femme de chambre de Mina, la : encore jeune; intriguée par le smoking de Jallez - Tome XXV.
14. Femme de chambre de Paule G., la : en qui sa maîtresse a pleine confiance pour missions discrètes - Tome XXVI.
15. Femme de ménage de Jallez, la : qui entretient son appartement assez bien pendant son absence, venant exactement le mercredi et le samedi, restant ses 2 heures, n'emportant jamais de paquet avec elle - Tome XXIV.
16. Fille de madame Régille, la : 17 ans; avait aidé sa mère, bouquetière, en portant les bouquets à domicile; débauchée par un client; partit pour le trottoir - Tome VI.
17. Fille du gardien de la Maison-Blanche, la : 30 ans; déjà vieille; servit au père et aux hôtes (Laulerque et Mascot) à manger sans se mettre à table avec eux - Tomes IX, X.
18. Frosine : bonne d'Agnès; pas trop habile à faire les choses fines - Tome IX.
19. Gardienne de la Chienne, la : les yeux attirés par les fenêtres; se retourne juste à temps pour chasser Macaire - Tome XIV.
20. Georgette, la femme de chambre de la doctoresse : encore jeune; permet au comte de Champcenaïs de la posséder, pour faire plaisir à la doctoresse - Tome XIV.

21. Irène : bonne de Mme Yvoy; blesse sa maîtresse en trouvant Louis Bastide le garçon de gens que ses maîtres pourraient fréquenter - Tome VI.
22. Jacquet, Madame : (35-40 ans), femme de ménage de Jallez; il croit qu'elle glisse des choses de son mari dans les affaires à remiser; aime beaucoup Françoise et voudrait rester après le mariage de Monsieur - Tomes XXVI, XXVII.
23. Jeune Créole, la : danse à l'Olympia; prostituée aussi par coup de tête dans une maison de tolérance (voir couche (d), no. 27); possédée par Gurau - Tome X.
24. Jeune femme de Beauvoisin, une : le mari travaille aux mines la moitié de l'année; elle est maîtresse de Firmin Gambaroux tous les lundis - Tome VIII.
25. Jeune mère de la zone, la : abandonnée avec un enfant de quelques jours; l'abbé Jeanne lui apporte des choses à manger; possédée par les hommes dès l'âge de 13 ans, elle a le plus chaste respect pour l'abbé - Tome VI.
26. Joséphine : (19-25 ans); s'offre aux invités du marquis de Saint-Papoul, s'il ne se trompe pas - Tome VIII.
27. Leblanc, la femme de l'aînée : moins de 40 ans; le mari dans l'infanterie soupirait après sa femme et réussit à se faire estropier pour revenir au foyer; on la croit cause indirecte de la mort de son beau-père et de son mari - Tomes XXI, XXII.
28. Leblanc, la femme du cadet : (42-43 ans); le mari, pas en très bonne santé, était du service auxiliaire pendant la guerre, en sursis agricole avec deux enfants; on croit que le cadet aime la belle-soeur et a tué son père et son

- frère avec la complicité de sa belle-soeur ou celle de
29. Leblanc, la mère : (70 ans) - Tome XXI.
30. Lechapelu, Brigitte : 5 ans de moins que Gurau; corps informe, déjà sale à 23 ans; sans doute sa maîtresse à cette époque-là - Tomes III, IX.
31. Logeuse à Simbirnsk, la : 'malgré sa touche de commère russe teintée d'asiatisme, semblait toute proche parente d'une concierge parisienne'¹; demanda trop d'argent à Jallez et à Bartlett et n'en reçut que la moitié - Tome XX.
32. Logeuse de la rue Taillepain, la : vieille; à moitié sourde; chez qui Leheudry a passé quelques nuits - Tome I.
33. Mère de Paolina, la : 40 ans; dont le mari est jardinier; accueille l'abbé Mionnet et le scagnozzo plusieurs fois à Rome; parle avec celui-ci pendant que Mionnet possède Paolina dans la chambre voisine - Tome XIII.
34. Nourrice de Marc de Champcenais, la : son mari est garde-forestier de l'Yonne; depuis sa naissance, Marc demeure chez eux; il croit que ces braves gens sont ses parents - Tome V.
- XX 35. Nozières, Violette : (16-17 ans); a réellement existé; couche avec ses copains et son père avant de tuer père et mère - Tome XXVII.
36. Paolina : 15-16 ans; (voir no. 33 ci-dessus) - Tome XIII.
37. Patronne de l' 'Hôtel du Centre' à Bergerac, la : fait manger à Jerphanion toutes sortes de bonnes choses pendant qu'il

1. T. XX, p. 276.

descend à l'hôtel au cours de la campagne électorale du marquis de Saint-Papoul - Tome VIII.

38. Bégille, Madame : (40-45 ans); bouquetière et patronne injuste de Louis Bastide, soupçonnant tout le monde - Tome VI.
39. Schutz, Madame : une soixantaine d'années; femme de ménage de Sampeyre ; après sa mort, Sampeyre trouve qu'elle est irremplaçable - Tomes I, II, III, IV, XVIII.
40. Servante de l'hôtel d'Amsterdam, la : elle et Laulerque se comprennent par gestes - Tome VIII.
41. Soeur de l'aubergiste de Jumianges, la : (18-20 ans); la femme du vendredi de Firmin Gambaroux - Tome VIII.
42. Soeurs dans le canton de Saint-Julien, les : au lieu de se rendre à l'Institut Pasteur on va chez les Soeurs en cachette se procurer un remède contre la morsure d'un chien enragé - Tome XXI.
- XX 43. Xavier, Madame : (25-28 ans); femme de chambre à l'Hôtel Continental avant son mariage; le mari, portier en second, devient corporal puis sergent à la guerre; elle abandonne son nouveau-né, part avec un amant, et prend toutes les économies du ménage - Tome XXV.

Les femmes suivantes sont à peine nommées :

44. Bonnes, des - Tomes divers.
45. Cuisinières, des - Tomes divers.
46. Dame du vestiaire, une - Tome VII.

47. Femmes de chambre, des - Tomes divers.
48. Femmes de ménage, des - Tomes divers.
49. Hortense : (15-16 ans); bergère chez les Torhecoul -
Tome XXII.
50. Jeannette : la plus jeune servante des Torhecoul -
Tome XXII.
51. Marcelle : prostituée d'âge un peu tendre possédée par
Gurau - Tome III.
52. Nourrice de Charles Xavier, la - Tome XXV.
53. Papetière-marchande de journaux, la : colporte des
racontars sur la belle concierge du boulevard Saint-
Germain (voir couche (d) no. 11) - Tome XXI.
54. Parampuyre, la mère, dite la Picote, à l'auberge de qui
Mionnet se rend pour chercher Firmin Gambaroux - Tome VIII.
55. Pâtissière, la, chez les Torhecoul - Tome XXII.
56. Patronne de la Guinguette de Banlieue, la : chez qui
Marilhat, inspecteur de police, est connu comme
représentant en cirages - Tome VI.
57. Servante bosniaque, une : de 40 ans; chez les Hauptit
(Haverkamp); s'occupe de la cuisine - Tome XXVII.
58. Servante monténégrine, une : 25 ans; plutôt Russe à large
face de paysanne; chez les Hauptit (Haverkamp) - Tome XXVII.

(F) les CAS DOUTEUX comportent 25 noms :

1. Belle fille, une : assise en face de l'abbé Jeanne dans l'autobus - Tome VI.
2. Cercotte, Madame : cartomancienne, met Germaine en contact avec le fantôme de sa rivale - Tome V, VI.
3. Compagne de Quinette, une : dans la quarantaine - Tome XVI.
4. Dame entre deux âges, une : introduisit l'abbé Jeanne et l'abbé Roussieux dans un salon et les quitta. Roussieux changea de costume dans une pièce voisine, reparut, et les deux hommes partirent - Tome VI.
5. Directrice de la maison close, la : d'un certain âge, ressemblant à une grosse commerçante de province qui accompagnerait sa fille au bal; le salon grand comme un hôtel; reçoit Haverkamp - Tome V.
6. Ecossaise, une jeune : rencontrée par Jallez en route pour Londres; quelques baisers échangés, l'Ecosse la lui avait reprise - Tome XXV.
7. Empuis, Madame : un des cinq sujets sur lesquels le docteur Viaur fit de bonnes épreuves pour la séance avec les médecins - Tome XIII.
8. Femme mariée, une : dont le mari est tailleur; quand Jerphanion était à Lyon il avait éprouvé pour elle le commencement d'un grand amour, dont elle ne s'était pas aperçue - Tome VII.

9. Georgette, maîtresse titulaire de Bouitton : madame
Bouitton demandait des nouvelles de sa santé à son mari -
Tome XXIII.
10. Heon, Madame : victime de Quinette, elle figura dans la
liste de victimes attribuées à Landru - Tome XVII.
11. Jeune fille de Battersea Park, la : Jallez tourna autour
d'elle et obtint un sourire; trop timide pour tenter sa
chance - Tome XIV.
12. Lysis, Madame : voit aussi le fantôme de Marie de
Champcenais près de Germaine, puis un homme blessé qui
abandonnera tout pour Germaine - Tome V.
13. Maîtresse de l'abbé Roussieux, la : chez qui l'abbé allait,
vêtu en civil - Tome VI.
14. Maîtresse de Bertrand, la : une seule fois Bertrand avait
lâché une voiture gratis et cela à sa maîtresse - Tome III.
- 15-16. Maîtresses de Nodiard, deux : Hélène et Marthe, auprès de
qui il n'eut pas de succès - Tome XXIII.
17. Mère de madame Raymond (e), la : vieille; vit chez sa fille
et Marcel, amant de celle-ci; tricote ou feuillette des
albums licencieux - Tomes V, XI.
18. Pénitente inconnue, la : encore jeune; aborda Mionnet à
Saint-Thomas d'Aquin pour se confesser; manqua au rendez-
vous que lui donna l'abbé pour le lendemain - Tomes V, VIII.
19. Prostituée de la maison de tolérance, rue Thérèse, la :
encore jeune, reçoit un copieux pourboire d'Haverkamp -
Tome V.
- XX 20. Raymond (e), Madame : 45 ans; procureuse, entremetteuse ;

fréquente le Cercle de l'Echiquier où elle trouve des clients; marchande de livres pornographiques; adore un amant, Marcel, qu'elle entretient et envoie dans le Midi pour sa santé - Tomes XI, XII.

21. Religieuse, une : infirmière qui assiste à la mort de M. de Lommérie - Tome XIV.
22. Soeur converse, une : conduit Gurau et Manifassier auprès de l'archevêque Mionnet dans un couvent en Touraine où tous les trois déjeunent à l'abri des racontars - Tome XXVII.
23. Victimes de Landru, des : dont les noms paraissent dans un journal - Tome XVII.
24. Vieille tante de madame Zülpicher, la : assiste à un dîner au château des Zülpicher; on ne sait pas si elle habite le château ni dans quelle catégorie sa nièce se trouvait avant son mariage - Tome X.
25. Visiteuse de Rothweil, la : d'une cinquantaine d'années; un excès de poudre et un endimanchement dans la mise la mettraient peut-être dans la quatrième catégorie - Tome VII.

CHAPITRE II

LES GENS DE BONNE VOLONTE

Aucun des personnages de Romains n'est surhomme. La présentation d'un héros à panache fausserait complètement l'idée que Romains a voulu présenter - 'le désir de peindre une collectivité'¹. Mais il ne veut pas non plus que le monde, où

'des myriades d'actes humains sont projetés en tous sens par les forces indifférentes de l'intérêt, de la passion, même du crime et de la folie'²,

soit un chaos. Il croit que certains actes

'sont voulus avec un peu de constance par des coeurs purs.... Et il se fait des contagions, des transferts de vouloir et de mérite peu explicables.... Dans la cohue des volontés, il doit sûrement y en avoir qui sont les bonnes volontés'³.

Etre simplement témoin, gémir sur le mal, y compatir, c'est le laisser-aller de l'homme passif. Les 'coeurs purs' veulent; ils s'efforcent d'extirper quelques tares, d'améliorer la condition humaine. Jerphanion parcourt un quartier pauvre : 'Le premier courage à avoir, se dit-il, c'est de penser vrai'⁴. Devant les 'esclaves vicieux et tristes'⁵, la pitié et la charité sont

1. Brodin, Pierre, Présences contemporaines - Littérature, Tome II, Nouvelles Editions Debresse, Paris, 1955, p. 320.

2. T. I, p. XVIII (préface).

3. Ibid, pp. XVIII-XIX.

4. T. VI, p. 219.

5. Ibid, p. 218.

absurdes; il n'est pas question de s'attendrir¹. Le jeune homme refuse de rester seul; il s'associera à d'autres qui ont compris que 'les temps sont venus'² de remédier à la misère. Edmond Maillecottin non plus ne veut pas rester passif. S'il avait su exprimer sa pensée, il aurait été d'avis que

'le monde est désordonné, non par notre faute, mais par la sienne.... L'ordre n'est pas à reconnaître. Il est à créer.'³

Or, les hommes de bonne volonté doivent penser vrai et avoir le courage de changer des institutions ou des habitudes démodées, pour prendre contact avec la réalité moderne. Ils auront à lutter contre d'autres fléaux :

'Ce qui a empêché la sécurité humaine... C'est la présence, chez nous et chez les autres, des violents et des rapaces; et c'est l'incroyable faiblesse que la société humaine leur a montrée. La première question est de savoir : combien sont-ils? La seconde : comment se débarrasser d'eux'⁴?

Ce que doivent faire les bonnes volontés, c'est s'agréger

'à des gens convaincus, énergiques, étroitement unis, qui travaillent par les moyens les plus directs possibles à guérir certains maux ou à empêcher certains périls'⁵.

Ils ne pourront parler sans plaisanterie

'de la dignité de l'homme que le jour où certaines choses ne seront plus, sous aucun prétexte, requises de l'homme ou acceptées par lui'⁶.

Lentement, vaguement les hommes de bonne volonté se groupent au cours du déroulement des tomes. Quelques-uns tombent

1. T. VI, p. 219.

2. Ibid, p. 223.

3. T. IX, p. 130.

4. T. X, p. 274.

5. T. VII, p. 309.

6. T. XV, p. 181.

en route, d'autres arrivent jusqu'au bout en tâtonnant, sans remède tout prêt pour les malheurs du monde.

'les hommes de bonne volonté n'ont pas remporté la victoire complète, unanime, commune qu'ils méritaient... Mais il n'ont pas, non plus, sombré dans un total échec. Et cela est éminemment conforme à la vie : la lutte entre le Bien et le Mal est une chose continue'¹.

Le plus grand souci pour Romains à cette époque était d'éviter la guerre, 'la plus absurde et la plus affreuse des catastrophes'². L'auteur appartenait

'à l'un des rares groupements internationaux, nés de la guerre, qui essayent d'agir en faveur de la bonne entente et du respect naturel des peuples.'³

Les hommes de bonne volonté, extension de l'écrivain, travailleront contre la guerre. Trois générations en même temps auront le souci de l'écarter. Sampeyre, en retraite, avec les membres de son cher Petit-Noyan, examine minutieusement tous les 'ismes' de l'action politique; Gurau, qui à 43 ans garde beaucoup d'illusions, croit que l'honnêteté de sa politique finira par gagner ses collègues et ses ennemis et 'que la grande majorité des Français veut la paix'⁴; Clanricard croit à sa Franc-Maçonnerie comme une immense fraternité toute ruisselante de bienveillance et de bonté; Laulerque va s'attacher à une Organisation secrète, car selon lui, une action directe, soit-elle attentat anarchiste, grève,

1. Brodin, Pierre, Présences contemporaines - Littérature, Tome II, Nouvelles Editions Debresse, Paris, 1955, p. 318.

2. Maurois, André, Etudes littéraires II, Editions de la Maison Française, inc., New York, 1944, p. 144.

3. Hommage à Jules Romains pour son soixantième anniversaire, Flammarion, 26 août, 1945, p. 15.

4. T. X, p. 203.

sabotage, paralysie des services publics essentiels, enlèverait aux dirigeants de guerre leurs pouvoirs funestes; M. Karl voit une trentaine de théologiens, constituant une espèce de concile permanent, qui pourrait décider quelles seraient les vérités à répandre ou à tenir secrètes, et ayant à leurs ordres les agents du pouvoir temporel; Jerphanion, avec tout l'optimisme de ses vingt et un ans et leur intransigeance, n'a pas encore décidé quel groupe aura la faveur de son adhésion, mais il croit fermement au bon sens et à la raison de l'homme intelligent. Parmi les ouvriers, Miraud, Roquin, et Edmond Maillecottin croient à la révolution sociale. Et ainsi chacun va trouver ce à quoi il peut s'attacher pour assouvir son besoin de 'faire' quelque chose.

La guerre évitée, la paix accorderait à l'homme des loisirs et la liberté d'esprit : Jallez, par exemple, cherche une quiétude; il veut se mettre à l'abri pour réfléchir aux problèmes de la condition humaine; la paix impliquerait un certain bonheur, une camaraderie,

'le dionysiaque léger, cursif, avec une participation constante de l'intelligence et de l'ironie'¹

Jules Romains nous dit lui-même :

'Je trouve excellent que chaque génération ait le souci et l'amour de l'avenir. Mais je suis tout à fait hostile à l'idée qu'une génération se sacrifie pour les suivantes.... Le présent a ses droits, et ses devoirs envers lui-même...'²

1. Martin-Deslias, Noël, Jules Romains ou Quand les Hommes de bonne volonté se cherchent, Les Editions Nagel, Paris, 1ère édition, 1951, p. 157.

2. Romains, Jules, 'Essai de réponse à la plus vaste question', Nouvelle revue française, T. 53, p. 192, 1939.

La camaraderie, l'amitié, le fou rire, la bonne chère partagée ensemble. Jallez, cherchant à choisir les nobles se dit :

'la grande affaire de la vie pour un noble, c'est de trouver, de joindre assez de nobles ici et là pour s'en faire une confrérie, une société, un monde de première zone - ou si l'on préfère un réseau spirituel jeté à travers le monde commun...¹

et tout cela est certainement le bonheur. Mais il y en a un autre qui remonte à la plus vieille antiquité, à l'origine de l'univers - la présence d'une compagne femelle exigée par tout mâle de la création. Jallez dit :

'Et l'amour? Est-ce que pour un noble la grande affaire de l'amour n'est pas de trouver une femme noble, la plus noble qui se puisse²?

Qui sera cette femme noble, cette femme de bonne volonté?

Suivons le principe unanimiste : créons ensemble cette compagne femelle par un portrait synthétique :

En ce qui concerne la guerre, le rôle de la femme serait forcément restreint. Voyons ce que dit Laulerque :

'dans l'image qu'il s'était faite d'une vie héroïque, il y avait toujours eu place, vaguement pour une femme. Non une femme auprès de qui on oublie un instant les travaux et les périls, et qui les ignore; mais une femme installée elle-même dans les périls. Non le délassement du guerrier, mais sa compagne, celle qui lui nettoie ses armes, qui fait le guet, qui porte les messages clandestins³.

Sampeyre, qui n'avait eu que quelques aventures

1. T. XXVI, p. 64.

2. Ibid, pp. 64-5.

3. T. VIII, p. 62.

amoureuses anodines, avoue :

'Je me demande parfois si je n'ai pas eu tort de rester célibataire. Hein? C'est d'un égoïsme plein d'innocence... J'aurais peut-être en ce moment à côté de moi une vieille femme, aussi impotente que moi, et acariâtre. Mais ses querelles mêmes me tiendraient compagnie. Et quand il m'arriverait d'être seul je savourerais cela comme une aubaine, au lieu d'écouter le silence, comme je fais...'¹

Gurau prend Manifassier à son emploi; il veut un témoin, un compagnon :

'Ce serait si bien le rôle de la femme aimée!' s'était-il dit plusieurs fois.
'Comme une tutelle morale de ce genre deviendrait alors délicieuse!' ²

Jerphanion, homme d'action, est hanté par l'amour. Il cherche une liaison avec Jeanne la modiste; essaie d'en chercher une autre auprès de Mathilde qui la lui refuse; en route pour le mariage, il examine dans son for intérieur l'explication de sa décision :

'Je me marie par gentillesse, par lubricité et par commodité... Tant que je n'aurai pas une femme à moi, sous la main, je n'obtiendrai que des satisfactions précaires, décousues... En somme, avoir une femme à soi est aussi raisonnable qu'avoir, quand on le peut, une maison à soi, une bibliothèque à soi, une voiture à soi... Les formalités du mariage sont ce qui transforme la possession du fait en propriété légale, comme tout autre objet'³.

Jallez ne veut pas s'engager dans le mariage. Mais après avoir visité l'installation des Jerphanion, il se demande :

'De nous deux, lequel a le plus raison? Moi

1. T.XIX, pp. 93-4.

2. T.V, p. 228.

3. T.XIV, pp. 20-21.

aussi j'aurais pu me marier avec Juliette. Je le pourrais encore. La solitude n'est pas toujours drôle. Une tendre camaraderie de tous les instants; une importance accordée aux mêmes choses. Se réjouir ensemble parce que l'on vient d'acheter un objet. Se faire des concessions; chercher à se plaire; chercher dans les yeux de l'autre pourquoi il est triste, ou moins empressé. Rien ne prouve que ce soit bête. Que ce soit menacé par la vulgarité et l'abêtissement, oui, c'est possible. Question de valeur initiale des deux conjoints; et de vigilance ultérieure¹.

Haverkamp, divorcé et rendu inquiet par les affaires, pense :

'un appel à la seule richesse qu'on ne possède pas : la tendresse d'un être qui vous aime pour vous seul; une tendresse insoupçonnable. L'épaule sur laquelle on s'appuie les soirs où l'on est triste. Les yeux qui cherchent les vôtres, non pour deviner si c'est le moment de demander le collier de perles ou le manteau de fourrure, mais pour voir si le chagrin est parti, si la bonne lumière des jours paisibles recommence à se montrer².

A l'aide de ces pensées intérieures, nous avons vu naître la compagne. Pour mériter sa place parmi les élues elle aura besoin d'autres qualités et d'autres raffinements. Choisissons maintenant ces traits de la femme de bonne volonté. Puisqu'il s'agit de raffinement et de grâce, il est raisonnable de demander cette fois aux femmes d'aider à établir la synthèse. Pour en dégager l'essentiel, nous nous proposons de les étudier sous les aspects de la fiancée, de l'épouse, de la mère, et de la maîtresse.

1. T. XIV, p. 167.

2. T. XXVI, p. 9.

(A) LA FIANCÉE

La fiancée chez Jules Romains est un être rare. Rare d'abord par son apparition. A Jeanne de Saint-Papoul, 19 ans, fine, belle, protégée depuis l'enfance, avec un air de fierté naturelle, sont consacrées plusieurs pages : 'Très préoccupée des choses de l'amour'¹, tenant 'la chair, ses hantises et ses plaisirs pour diaboliques'², elle marche envers son destin, mariage arrangé sous le régime dotal avec un vague cousin. Pour lui elle éprouve un amour de tête qui 'appartenait à l'ordre de la rêverie romanesque'³. Le jeune Jerphanion 'la jugeait très proche d'une certaine perfection, et considérait comme très enviable le mari titré qui la posséderait un jour'⁴. Annette, toute jeune et gamine, 'âgée de 18 ans tout au plus.... vive et gentille de façons'⁵, les yeux très francs, 'avec ses airs d'écolière toujours prête à rire, trouvait le moyen de dégager une espèce de rayonnement sérieux'⁶. Très fine et sensible, elle comprit pourquoi son fiancé, Louis Bastide, sanglota devant la main unique de Clanricard; pleine de courage et de beaux projets pour leur vie au Maroc, elle fait à Clanricard et à nous-mêmes une très bonne impression. A elle, une ou deux pages. A Odette, fiancée, quelques hommages également : - Jerphanion fit part à

1. T. III, p. 125.

2. Ibid, p. 126.

3. Ibid, p. 127.

4. Ibid, p. 123.

5. T. XIX, p. 253.

6. Ibid, p. 254.

Jallez des relations clandestines, des rendez-vous secrets, de leur idylle restée bien sage - elle jouera cependant son grand rôle comme épouse.

Mais déblayons le chemin de tout encombrement, écartons toute fiancée passagère, et accueillons la précieuse rareté, celle que Jules Romains a créée exprès pour Pierre Jallez - la jeune fille par excellence, Françoise Maieul :

'Tout ce qui a pu moderniser d'une manière intelligente, avec tact, l'éducation des jeunes filles, est excellent. Mais ce qui est fou, tu comprends, c'est de vouloir détruire la jeune fille. Il n'y a rien de plus exquis au monde'¹.

Douée de qualités supérieures, sachant les langues, aimant la musique, raffinée de goûts, Françoise va planer au-dessus de la médiocrité et de la bassesse de beaucoup des jeunes filles de son entourage pour arriver intacte et fière au grand dénouement qu'elle-même avait pressenti. 'Un effet général de noblesse, de pureté.... Une noblesse dans la grâce. Quelque chose de florentin. Les yeux noirs.... Tous les traits sont aussi d'une grande pureté et élégance de dessin.... Une silhouette à la fois élancée et féminine... un costume tailleur.... de bonne coupe, et dont l'étoffe même a ce cachet 'couture parisienne de classe'², car naturellement la fille choisie pour Jallez serait 'that born patrician, the Parisian'³.

1. T. XXIII, p. 59.

2. T. XXVI, pp. 151-2.

3. 'The Faubourg Saint-Germain' The Paris We Love (World in Color Series), Doré Ogrizek, McGraw-Hill Book Co., Inc., New York, London, Toronto, p. 182.

Nous assistons à plusieurs étapes de son développement. D'abord sa naissance. Déchirée par des douleurs atroces, croyant à sa mort imminente, madame Maïeul s'aperçoit tout à coup d'une nouveauté étrange - 'que le mot délivrance a un sens'¹. Et cette délivrance sera Françoise - délivrance aussi pour Jallez qui sortira des tristes aventures, enivrantes sur le moment, mais avilissantes pour sa dignité d'homme, celles du Tapis Magique². Symbolique aussi le petit être tout englobé dans son univers clos, ne manquant de rien. Soudain il va subir un écrasement, des secousses, sans savoir pourquoi. Ainsi progresse-t-il vers la solitude de l'autre monde où il cherchera à tâtons son avenir.

Survient une grave maladie d'enfance. Soignée par sa mère, Françoise réussit à franchir cet obstacle, au deuxième carrefour de son existence; protégée aussi par un médecin dévoué qui

'travaille dans les soies tendres, les mous-
selines, les zéphyrs--On ne sait jamais quelle
déchirure va se faire'³.

Parvenue au carrefour de la première adolescence, Françoise, tout égoïste dans son petit monde enfantin, apprend l'humilité devant les souffrances d'autrui. Sa mère lui parle de la maladie d'un professeur de piano détesté et sait l'attendrir jusqu'aux larmes. De ses parents, elle apprend la gentillesse envers ceux d'une condition plus modeste. On freine aussi l'ébullience d'une

1. T. IX, p. 79.

2. T. XXV,

3. T. XIII, p. 98.

enfant bavarde, pour ne pas accaparer le rôle principal, à la table ou ailleurs. Pendant la guerre déprimante et dévoratrice, ceux qui l'entourent ont évité à l'enfant bien des réalités pénibles et lui ont fabriqué un passé paisible et sain. Au cours de cette période Françoise atteint le carrefour du premier baiser et du choix : à la fête enfantine, Lucien Hurlot profite de la proximité de Françoise pour la saisir par la taille et lui poser un baiser sur la joue. Les yeux flambants, la jeune fille essuie lentement sur sa joue la place du baiser avec son mouchoir.

Intelligente, travailleuse, Françoise s'inscrit aux cours de droit à la Sorbonne. Avec sa mère ou sa tante Cécile elle prend le thé et bavarde. Avec son amie Margot elle s'intéresse aux agréments de la vie, à sa six-chevaux; elle s'inquiète de ses formes, comme toutes les jeunes filles; elle parle de l'amour; mais elle marche tout droit sans se rendre compte des grivoiseries auxquelles se livrent les autres, ses professeurs y compris. Elle ressemble à la jeune fille qui venait à l'esprit de Gurau quand celui-ci pensait à

'cet air honnête, merveilleusement préservé
de comprendre à fond certaines choses, comme
il arrive aux jeunes filles bien élevées'¹,

La plupart des jeunes gens, privés de conversation sensée, lui paraissent odieux; certains membres de la vieille génération, ridicules - tel Mme Coislou dans son abaissement devant la jeunesse mal équilibrée, déséquilibre dont sa fille Jeanne présente un exemple des plus éclatants. Soutenue toujours par une mère vigilante

1. T. XIII, p. 18.

et une tante qui, à l'insu de Françoise, écarte pour elle les avances de Gilbert Nodiard, Françoise traverse avec fierté et une haute idée de sa valeur la période où beaucoup de jeunes d'après-guerre vont se livrer aux folies. La perspective d'un destin réservé à elle seule et l'attente d'un grand amour la soutiennent.

La tante Cécile annonce encore un carrefour : l'offre de mariage des Solorzano dont la mère a vu dans Françoise 'la bru de ses rêves'¹; et la nouvelle que le père vient de perdre sa fortune. Françoise refuse de se marier et suit son chemin. Ses études en droit réussies, et un concours du ministère de la Santé Publique passé avec succès, elle devient la jeune fille moderne - celle qui gagne sa vie et aide ses parents.

Suit un carrefour de tristesse. Instruite, de goûts raffinés, cultivée, Françoise aime la lecture et la conversation sérieuse. Faisant la découverte de l'oeuvre de Pierre Jallez pendant cette période déprimante, elle en est très frappée. Avec la droiture des âmes franches, elle veut qu'il le sache, bien qu'elle n'attende qu'une réponse polie ou un peu hâtive de cet écrivain de 45 ans, déjà célèbre. Tous deux idéalistes, ils se révèlent, l'un à l'autre, dès la première entrevue, tout ce dont ils ont rêvé. Françoise incarne pour Jallez la beauté, la grâce, la pudeur, l'intelligence, la culture, la poésie pure qu'il cherche dans une série de maîtresses depuis la disparition de la belle Hélène Sigeau, amie d'une idylle chaste de la quinzième année.

1. T. XXIV, p. 230.

Il n'y a aucune complication : Françoise n'est promise à personne; elle est toute prête à la grande aventure. Ensemble ils traverseront Paris; ils déjeuneront ensemble; ils iront au théâtre, accompagnés de la cousine Margot, qui joue le rôle de duègne.

Françoise, exaltée, dévouée, complètement enivrée d'amour est protégée encore une fois au plus grand carrefour de sa vie. Cette fois c'est par la représentante de sa mère en la personne de la tante Cécile; par l'amie toujours inconnue, Odette, elle aussi craignant une immense déception pour Françoise; et par l'homme dont elle s'est éprise. Ramené dans la voie qu'il aurait peut-être trouvée lui-même, mais aidé par les deux femmes, Jallez, extasié de grande passion, s'engage enfin dans la vie et introduit Françoise comme sa fiancée dans la confrérie des élus. Liée à eux, elle accomplira le destin annoncé dès sa naissance : espérance et tâtonnement vers un avenir inconnu.

(B) LE MARIAGE ET L'EPOUSE

' 'Gaie, fidèle, sensuelle' (Intelligente, oui. Mais c'est déjà du luxe)¹

Et voilà, dans le Dieu des Corps, les trois vertus cardinales que Pierre Febvre exigea de son épouse. Les hommes de Bonne Volonté sont-ils allés plus loin?

Renée Bertin, maîtresse de son mari pendant un an avant de se marier, dit à Marie de Champcenais que pour elle l'amour charnel est la chose la plus importante. Edmond Maillecottin qui 'donne au plaisir un rang éminent'² reconnaît que

'le bon ordre exige une certaine résistance aux caprices amoureux et le respect des ménages. Il ne déteste pas la vie de ménage, à condition que le plaisir sexuel en forme le noyau persistant'³.

Laulerque proposant à Mathilde une liaison, lui donne une option :

'Si dans un an l'expérience prouve, ou même indique, que nous sommes décidément faits l'un pour l'autre, c'est entendu, on se marie - ou on ne se marie pas - enfin je suis à votre disposition'⁴.

Jallez lui-même demande à Françoise la grande preuve de l'amour avant de signer le contrat. On a beaucoup reproché à Jules Romains son érotisme et les scènes plus que douteuses qui émaillent son oeuvre. Mais il dépeint une époque où le plaisir des sens saute aux yeux, et où l'on est peut-être beaucoup moins hypocrite.

1. Romains, Jules, Le Dieu des Corps, Librairie Gallimard, Editions de la Nouvelle Revue Française, Paris, 1928, p. 102.

2. T. IX, p. 135.

3. Ibid, p. 137.

4. T. XI, p. 83.

Décidément on a fait des progrès depuis le jour où le père du marquis de Saint-Papoul dit à son fils :

'L'essentiel est de sauvegarder les intérêts et l'honneur de la maison sans s'infliger évidemment des corvées conjugales trop pénibles - Les compensations du dehors se trouvent toujours'¹.

Il nous semble que, malgré liaisons, maîtresses, adultères, le mariage fournit toujours la base la plus solide du roman comme de la vie. On appuie souvent sur les cas peu ordinaires et on laisse à leur tâche la grande majorité des femmes, avec tous les soucis de cuisine, de ménage, de caisse familiale. Agnès qui avait voulu être 'quelqu'un de bien' se voit brisée de fatigue après une journée éreintante et le dit à son frère Marc :

'Tu n'as peut-être jamais fait très honnêtement le bilan des journées de cette pauvre Thérèse. Les hommes ont tendance à croire que toutes les corvées du ménage s'exécutent d'elles-mêmes, comme par un effet de la montée et de la descente du jour, et qu'ils sont seuls à connaître l'affairement. Ils donnent aux vertus domestiques un petit coup de chapeau, de temps en temps : 'l'humble vie aux travaux ennuyeux et faciles', et ils n'y pensent plus'².

Le couple Bastide nous présente un exemple frappant de ce qu'est un ménage pauvre mais honnête et uni, qui dure malgré les épreuves : fils détourné, fils mort jeune, maladie du père, chômage. Il se peut que le charnel soit à base de cette union exemplaire mais Mme Bastide, au milieu de tous ses soucis, n'a pas le loisir d'en parler. Epouse parfaite, elle appuie son mari dans ses décisions, essaie de le guider sans le lui faire sentir, vaque aux besoins -

1. T. VIII, p. 47.

2. T. IX, pp. 252-3.

cuisine, ménage, tricot, commissions à travers la ville pour payer le sucre un sou de moins. Trésorière de la famille, elle tâcha de mettre de côté un franc par jour et son trésor représente pour elle dix mille jours de vie conjugale. Pour acquérir péniblement cette somme, elle a dû se priver et priver les autres de cent petits plaisirs : la canne à pommeau d'argent dont avait envie son mari; les chapeaux neufs qu'arboraient d'autres femmes; le fiacre qu'on admirait sans le prendre; la tentation du café; les jouets coûteux que contemplait son enfant... Mme Bastide suppose anxieusement ses économies en pensant au terme à régler, à la nourriture, à l'usure des choses qui l'entourent et à la terrible obligation du travail quotidien :

'Sois capable de travailler demain matin, ou tu ne mangeras pas. Sois dispos, ne te foule pas un pied, n'attrape pas une bronchite, ou tu ne mangeras pas. Ne vieillis pas trop vite, ne sois pas trop tôt rhumatisant ni sourd, ou c'est de faim que tu mourras et non de vieillesse'¹.

On doit s'efforcer de ne pas entamer les économies pour laisser 'quelque chose' à son fils. Et cette femme sensible qui s'empêche de pleurer devant sa famille, trouve une compensation dans la besogne quotidienne et détourne les yeux pour que les êtres aimés n'y découvrent ni détresse ni désespoir. Gaie, elle aurait pu l'être surtout

'les dimanches, et les grandes fêtes, quand passe le souffle du plaisir, le conseil de l'insouciance, quand les cris, les lumières vous invitent à un oubli délicieux'².

1. T. VI, p. 95.

2. Ibid, p. 94.

mais elle a goûté plutôt son plaisir dans le bonheur et le bien-être de sa petite famille dont elle s'est crue le soutien féminin.

Même si l'on n'appartient pas aux 'dernières catégories de la Société'¹, le mariage est chose sérieuse, surtout en France, pays foncièrement conservateur et catholique. Les mésalliances ne pullulent pas; l'on réfléchit beaucoup avant de s'engager.

Sampeyre et Gurau ne se marient pas; pas plus que Lauferque qui disparaît de parmi les élus et ne s'inquiète plus de sauver le monde; Bouitton vit séparé de sa femme, mais celle-ci - 'drôle de type' selon son mari - garde pour lui une amitié et une compréhension assez rares. Madame Ravenaz est 'la petite poupée bourgeoise dans toute son horreur'². La femme divorcée, malgré la loi de 1902, est rare. Gisèle Godorp fait exception. Son origine et ses moyens lui donnent droit à des privilèges spéciaux. Agnès, voulant divorcer en 1913 pour épouser le docteur Ravenaz, ancien camarade du P.C.N., craint que la clientèle de province n'en soit effarouchée. Son frère lui conseille de mesurer d'avance les sacrifices de toutes sortes que pourra lui coûter ce divorce. En 1913 également, Juliette fit à Jallez, à propos de son divorce d'avec Maurice Ezzelin, qu'elle a eu la chance d'avoir des parents pour la soutenir. Nous constatons une évolution sociale avec Marcelle Denis, qui, en 1933, se trouve libre et disponible pour le grand amour d'Haverkamp. Son divorce ne semble pas avoir soulevé de difficultés.

1. T. VI, p. 96.

2. T. IX, p. 253.

Une des raisons du côté sérieux du mariage est le régime dotal. Ce dernier va, il est vrai, se libéraliser, mais le cas du Dr. Viaur est typique. Ce bon fils de la bourgeoisie de province admire beaucoup la petite secrétaire de la Celle-les-Eaux. 'Je ne suis pas homme à la séduire sans l'épouser'¹. Alors pourquoi pas l'épouser?

'Il lui était certes arrivé d'imaginer la rencontre d'une fille sage et pauvre, une passion partagée, l'amour se moquant de l'intérêt... Mais il n'y croyait guère. Une certaine notion pondérée du mariage, transmise par son milieu, enseignée par cent exemples, avait pris en lui une place presque aussi solide que les règles élémentaires de la conscience morale'².

Cette notion, issue de paysans raisonnables, était :

'L'on doit épouser une femme qu'on aime, ou plus exactement pouvoir aimer la femme qu'on épouse. Marier deux sacs d'écus n'est pas joli, et tourne souvent mal. On a beau dire, l'argent n'est pas tout. L'affection, la bonne entente, l'estime réciproque, la santé, voilà des biens qu'aucun dot ne remplace. Mais il est aussi facile de trouver une femme qu'on puisse aimer parmi celles qui ont une dot que parmi celles qui n'en ont pas'³.

Croyant que

'L'agrément physique, le charme des manières et du caractère, la santé n'ont aucune raison d'abonder plus chez les filles pauvres et de milieux modestes que chez les filles de parents aisés. Le contraire est même plus probable'⁴.

il n'est pas trop loin des idées de Jallez, qui, bien que la

1. T. XII, p. 59.

2. Ibid, p. 56.

3. Ibid, p. 57.

4. Ibid, p. 57.

dot ne lui soit pas importante, médite sur la différence entre
Françoise et Antonia :

'quand la nature est généreuse, les facilités choisies qui l'entourent ne font que cultiver ses délicatesses, et que la préserver de mille souillures (laideurs des objets familiers, défauts de la tenue et du langage, mesquinerie des soucis-) Important surtout chez les jeunes filles. La fonction de la femme reste telle, quoi qu'on veuille, que la grâce en forme un élément essentiel. Qu'une enfance riche favorise la grâce, et la pureté de la grâce, seul un butor peut feindre d'en douter. Antonia était naturellement exquise. Mais tout de même rien ne pouvait empêcher qu'une enfance pauvre, un milieu plus que modeste, ne l'eussent ponctuée de petites meurtrissures.... Pour le moment je ne pense pas en moraliste. Je ne pèse pas les mérites. Disons que c'est un point de vue esthétique, ou d'amateur, et qu'il serait vain de le nier¹.

Là-dessus se greffe la question du milieu. Le marquis de Saint-Papoul déclare craindre que son fils Raymond, vieux garçon né, n'épouse tout à coup 'une blanchisseuse; et pas même une jeune². Jallez pense à un de ses camarades de l'Ecole qui avait épousé une bonne du voisinage, qu'il avait séduite :

'J'ignore comment l'aventure a tourné. Mais que cette femme ait pu acquérir depuis tout ce qui lui manquait pour devenir vraiment la compagne de cet homme, qu'elle ait pu se débarrasser des maintes vulgarités et souillures, auxquelles un être vivant n'échappe pas plus qu'un papier à l'empreinte des doigts gras, j'ai beaucoup de peine à le croire. Ce qui compte, je le sais bien, c'est l'âme qui est au fond; ce fond que l'élan de l'amour consiste à vouloir atteindre. Mais la forme n'est pas complètement transparente. L'enveloppe a une épaisseur³.

Le marquis de Saint-Papoul a trouvé un mariage arrangé :

-
1. T. XXVI, p. 70.
 2. T. VIII, p. 45.
 3. T. XVIII, p. 206.

'Mon père, lui, avait tout amené de longue main. J'ai eu l'impression d'un mariage d'amour... Clémence m'a plu et m'a suffi pendant longtemps'¹.

Viaur, d'une génération plus jeune, n'aime peut-être pas trop les mariages arrangés, mais en bon bourgeois, il trouve :

'choix spontané ne veut pas dire qu'on s'abandonne au hasard. Chacun de nous appartient à un milieu, où il rencontre des facilités précieuses, des voies indiquées, des occasions'².

Représentant la troisième génération, Fernand Gallot et Lucette Miaulard qui se croient très avant-garde, mais dont les familles sont 'fort liées l'une à l'autre par l'amitié et les intérêts'³ se marieront plus tard selon tous leurs amis 'le plus bourgeoisement du monde'⁴.

Il est à croire que, en dehors des trois vertus, toutes ces questions avaient dû travailler, à son insu, l'esprit de Pierre Febvre, bon bourgeois français: bonne santé, beauté, délicatesse, grâce, bonnes moeurs, générosité, milieu. Il trouva que la fille qu'il avait choisie, Lucienne, 'conversation subtile, sensibilité très délicate, entente exceptionnelle des choses belles et grandes, cache une femme décidée et pratique'⁵.

Quelle femme réunira toutes les qualités demandées par les hommes de Bonne Volonté? Comme fiancée elle s'annonçait

1. T. VIII, pp. 45-6.

2. T. XII, p. 57.

3. T. XVII, p. 22.

4. Ibid.

5. Romains, Jules, Le Dieu des Corps, Librairie Gallimard, Editions de la Nouvelle Revue Française, Paris, 1928, p. 100.

'plutôt jolie, suffisamment instruite. Elle a des goûts personnels, une nature - certaines préférences. Elle a vécu en province, mais à travers des provinces, avec l'idée que Paris seul représentait la civilisation véritable. Elle n'a aucun ridicule, ce qui est bien important, quand on se rappelle ce qu'on a pu voir dans le genre.

--Tu l'aimes?

--Oui.

--Tu peux me dire son nom?

--Odette Clisson!¹

Il lui manquait un petit agrément selon Pierre de Lherm. Clignant un peu des yeux, il demanda avec un air confidentiel à son neveu :

'Elle a le sac, ta future?²

Et Jerphanion, furieux, essaya de détourner la question. Odette n'avait pratiquement pas de dot, bien que nous sachions que son père avait offert d'aider à installer un nouvel appartement plus tard. Jallez s'étonna que l'appartement contînt des choses de gens aisés. Mais ce ne sont ni dot ni espérances que cherchait Jerphanion et il en fut récompensé.

Ainsi nous voyons entrer au premier plan, d'un pas timide, la 'chère petite Odette' qui sera l'épouse incomparable; confidente de Jallez et amie de Bouitton; et vingt ans plus tard, protectrice d'une ombre plus moderne, Françoise Maïeul. Elle sera

'Du côté de Jerphanion, son Odette - un tout petit peu noble de province - mais noblesse solide et éprouvée!³

Suivons quelques étapes de l'évolution du caractère dans cette épouse de bonne volonté. Ayant débuté en meublé à Orléans où enseignait Jerphanion, le couple cherchait un appartement à Paris où le mari passerait quatre nuits par semaine. Dînant au restaurant

1. T. XIV, p. 17.

2. Ibid, p. 70.

3. T. XXVI, p. 64.

avec eux, Jallez avait trouvé qu'Odette

'était jolie, timide... avait du charme et donnait une première impression favorable. On ne la sentait ni sotte, ni bavarde, ni mesquine; assez volontaire en revanche et impatiente; peut-être même têtue. Les deux époux paraissaient fort épris d'un de l'autre'¹.

L'appartement trouvé et installé, on l'invita à dîner.

'Elle portait une robe de soie simple, mais gracieuse : jupe sombre et corsage blanc. Elle avait l'air fort intimidée dans son rôle de maîtresse de maison'².

Elle s'éclipsa pour jeter un coup d'oeil sur la cuisine, puis revint et on montra ensemble au grand ami toutes les choses qu'on avait pu faire avec très peu d'argent et beaucoup d'ingéniosité.

On sentait

'à mille signes, à la précipitation de leur voix, à la façon dont ils se coupent la parole, le plaisir et les tourments qu'ils ont eus à le faire; l'inquiétude que la moindre de vos réticences leur cause'³.

Pendant le repas Odette

'guettait sur le visage de l'invité, sur celui de son mari, le moindre signe d'un désir insatisfait ou d'une critique'⁴.

Jallez essaya de faire une comparaison entre Mathilde Cazalis pour qui Jerphanion avait nourri des sentiments amoureux et Odette.

Odette semblait

'd'une qualité plus fine; et d'une personnalité plus attachante et plus longue à découvrir; d'une culture non peut-être beaucoup plus substantielle, mais plus libre et plus riche en imprévu'⁵.

1. T. XIV, p. 160.

2. Ibid, p. 161.

3. Ibid, p. 165.

4. Ibid, p. 167.

5. Ibid, p. 169.

pas assez méchant pour la politique. Elle n'aime pas trop l'argent et aurait préféré une vie 'calme, protégée, que venaient aérer quelques plaisirs peu dispendieux, quelques voyages'¹.

'Je suis peut-être égoïste; égoïste pour lui, et pour moi.... Aussi s'avouait-elle sans scrupule que dans sa crainte de l'avenir il entraînait une crainte pour son propre bonheur. Tous ces gens du Parlement, presque sans exception, faisaient tôt ou tard de mauvais maris'².

'Dans ces vies agitées, ce n'est jamais le bonheur conjugal qui est le gagnant'³.

Mais puisque son mari a choisi cette carrière, Odette l'appuie de toute sa force. Elle l'aide avec son courrier, essaie de ne pas être trop curieuse. Elle attend qu'il se confie de lui-même, - tantôt il aime parler, tantôt pas. Elle supporte les heures de repas impossibles ou se trouve délaissée au dernier moment.. Elle reçoit à déjeuner, à dîner, se trouve toujours disponible.

Jouer la comédie de l'enthousiasme pour une cause à laquelle elle ne croirait pas, Odette ne le pourrait pas. Elle se dit qu'elle aiderait peut-être mieux en le simulant, mais son mari douterait de sa bonne foi. Pourtant, si Jerphanion rencontrait ailleurs une femme qui simulât cet enthousiasme, il aurait grande difficulté à se défendre contre elle. Jallez à qui Odette exposa cette idée

'estimait que la petite Odette faisait preuve d'une grande finesse d'analyse... ne commettait pas sur le caractère de son mari une erreur

1. T. XXII, p. 110.

2. Ibid, p. 115.

3. Ibid, p. 116.

d'appréciation complète¹.

Mais, selon Jallez, elle n'avait aucune raison de s'inquiéter d'une infidélité éventuelle de son mari; car

'Elle avait de jolis yeux presque arrondis, avec des prunelles brun sombre qui tranchaient sur un blanc très pur; de longs cils, des sourcils un peu rebroussés sur une arcade assez avancée, un petit nez droit qui tendait à peine à se retrousser, des lèvres d'une courbe bien marquée, d'une expression naturellement allègre et vaillante. La peau était mate, d'une couleur rose-ambré bien unie. L'ensemble indiquait l'amour de la vie, tout le contraire du repli sur soi et de la rumination amère. L'approche de la maturité ne s'y marquait pas encore. Odette restait une toute jeune femme ayant beaucoup d'avenir².

Il est intéressant de constater que cette description, la première, se présente dix ans après l'entrée du personnage dans le roman.

Il est à remarquer que la timidité des jeunes années ne paraît plus.

Odette, femme aimée, est heureuse. Plus d'une aurait pu devenir acariâtre, cultivant le rôle de femme incomprise. Odette a su garder sur la vie des idées saines, connaît bien son mari, et a confiance en lui.

En recevant, avec Jallez, cinq ans plus tard, ces confidences -

'la femme vieillit tellement plus vite que l'homme, surtout au point de vue amoureux... ce déclin de nos charmes physiques, et souvent aussi, il faut bien le dire, de l'entrain que nous mettons à éveiller le désir, ou à le satisfaire, est quelque chose de grave³.

'Cet homme dont le corps et le coeur ont à peine

1. T. XXII, p. 174.

2. Ibid, pp. 171-2.

3. T. XXVI, p. 218.

vieilli a besoin d'avoir près de lui un beau visage, un corps désirable¹.

et apprenant qu'Odette se demande si elle ne doit pas choisir une maîtresse pour son mari, le lecteur trouve que la 'chère, petite Odette' est décidément une âme généreuse. Jallez la taquine; il est d'avis que 'le passage à la pratique changerait vos points de vue'²; nous sommes d'accord. Remarquons que Jerphanion dit quelque chose du même genre à Caulet :

'Il ne s'agit pas de sexualité. Il s'agit de loyauté. Le jour par exemple où je mourrais de désir pour une fille, où je me convainrais que faute de la posséder je perds mon équilibre mental et ma faculté de travail, je crois que je demanderais la permission à Odette'³.

Prenons donc ces citations comme preuves d'un ménage des plus unis et dont les conjoints jouissent d'un bonheur égal; disons avec André Guisenier :

'l'amour conjugal.... apparaît comme le point culminant, le chef-d'oeuvre de l'aventure amoureuse. Il réunit, s'il lui plaît, toutes les formes.... de la luxure, plus belles encore de succéder à la pureté absolue de la jeune fille.... : mais il y ajoute l'approbation massive de la société, qui le soutient, le protège : ainsi Jallez, Bouitton et toutes les Eminences de la Troisième République veillent, respectueux et attendris, sur le bonheur de Jerphanion et d'Odette. A de tels chef-d'oeuvres chaque couple imprime sa marque. Et si Odette et Jean y mettent leur noblesse, leur raison, on peut présumer que Jallez s'élèvera plus haut et, par sa dernière et décisive aventure, atteindra tout un 'mystère de l'âme'⁴.

1. T. XXVI, p. 219.

2. Ibid, p. 223.

3. T. XXV, p. 236.

4. Guisenier, André, Jules Romains et les Hommes de bonne volonté, Flammarion, 1ère édition, 1954, p. 194.

(C) LA MATERNITE ET LA MERE

La plupart des mères dans l'oeuvre de Jules Romains jouent leur rôle on ne peut mieux. En fait, c'est la mère qu'on voit dans le rôle familial beaucoup plus souvent que le père; cela est normal. Notable exception : madame Xavier, abandonnant son enfant de quelques jours pour suivre son amant. Cette fois ce sont le mari, puis Vidal, qui jouent le rôle sympathique.

Pourtant il est curieux de constater que ni la femme ni l'homme ne semblent soupirer désespérément après la progéniture. Encore des exceptions : Michèle de Lammermont épousera un sexagénaire afin d'avoir un enfant; Zulpicher y tient beaucoup, quoique les deux fils du premier lit, âgés de onze et de quatorze ans, ne viennent presque jamais au château. Quarante femmes environ sur trois cents ont des enfants. Il se peut que les autres en aient, mais le lecteur n'en est pas informé. Bien entendu, dans le pullulement des liaisons passagères et des préoccupations de l'amour charnel, l'enfant compliquerait bien la situation. Mathilde Cazalis va à son premier rendez-vous avec Laulerque en se disant qu'elle aurait dû se faire expliquer par Paulette Legraverend comment éviter un enfant. Marie de Champcenais n'y pense pas et son adultère avec Sammécaud sombre dans un avortement ténébreux.

L'époque nous fournira sans doute les raisons de ce peu d'intérêt porté à la fondation d'une famille. La femme du 20^e siècle est enfin libérée de trop nombreux accouchements. Quelques-unes en arrivent à l'idée égoïste de Mlle. Lucrezia qui veut se ranger :

'Peut-être même que ça ne me déplairait pas d'avoir un gosse, si j'étais sûre que ça ne m'abîme pas le corps'¹.

D'autres, comme la marquise de Saint-Papoul, qui espère pour sa fille Jeanne beaucoup d'enfants, veulent que la femme mariée jeune profite de sa jeunesse et aussi que les enfants naissent à une saison favorable. Elle avoue que, sans avoir choisi moins d'enfants elle-même, elle aurait 'mieux choisi le moment de leur venue, dans leur intérêt même'². Agnès, qui attend un bébé qu'elle a voulu, demande des renseignements à son frère qui en a quatre. Juge-t-il bon dans une vie d'en avoir? Il répond :

'Il est très important que l'espèce humaine ne disparaisse pas.... Mais les inconvénients du pullulement ne sont pas niables non plus'³.

'En ce qui concerne l'utilité des enfants pour le bonheur personnel, je n'ai pas d'opinion très ferme. Je ne suis pas éloigné de croire que l'équilibre de la femme s'accommode bien de la maternité, et de ses tracasseries. Mais combien d'enfants cette hygiène comporte-t-elle?.... Ce doit être une question d'espèce, et de ce qu'il y a lieu, ou non, de préserver'⁴.

Il est amusant de regarder Jallez entouré de la Famille Chalmers. Pour lui c'est la pieuvre dans toute son horreur⁵. Dans la décennie qui a suivi la grande guerre, une idée très répandue fut celle de la 'chair à canon'. Sampeyre dit :

'Il y a quelques années je regrettais de ne pas avoir d'enfants - Je le regrette moins

1. T. XXIV, p. 186.

2. T. VIII, p. 241.

3. T. IX, p. 265.

4. Ibid, p. 266.

5. T. XI, ch. 11.

aujourd'hui'¹.

Après son retour de Rhénanie, Jerphanion avait dit à Odette :

'je n'ai ni le courage de jeter des êtres nouveaux dans ce tunnel enfumé, et peut-être en feu, qu'il y a devant nous; ni le courage d'ajouter un fardeau de plus, un risque de plus, à mes épaules d'homme traqué'².

Et Odette fut de son avis. Un jeune paysan intelligent, ancien combattant, dit à Jerphanion pendant la tournée électorale de celui-ci :

'Monsieur, il faut que vous me donniez un conseil. J'ai déjà un enfant, un petit garçon... je voudrais en avoir un autre. Mais pouvez-vous me dire qu'il n'y aura pas une nouvelle guerre'³?

La femme ne souhaite donc pas trop la maternité. Mais une fois mère, elle reçoit de Jules Romains un hommage affectueux. Il n'y a pas de tableau plus attendrissant que celui de la jeune mère de la zone, abandonnée avec son jeune enfant, ni de condamnation plus virulente que celle de madame Xavier dont le capitaine Imbard dit :

'Quelle ignominie que la conduite de cette femme!'⁴

Il y a partout dans le roman, faites presque entièrement par des hommes, des remarques tendres sur la mère : Jallez surtout garde le souvenir d'une mère irréprochable - jeune, svelte, avec un charmant sourire, faisant envie aux plus voyous de ses camarades⁵;

1. T. XXIV, p. 248.
2. T. XXI, p. 154.
3. Ibid, p. 155.
4. T. XXV, p. 114.
5. T. XX, p. 301.

Roland de Lommérie, écrivant de la caserne à ses parents, demande à son père de supprimer, dans la lecture à sa mère certaines descriptions trop brutales¹; Jerphanion, en vacances chez lui, entre à l'église le jour de l'Assomption, 'pour ne pas contrarier sa mère'²; il trouve Griollet, aux tranchées, très sévère pour les femmes :

' 'Vous ne faites pas exception pour les mères?' dit Jerphanion non sans rougir intérieurement du caractère conventionnel de son propos³,

et à Jallez il dit :

' Ne laisse - pour suivre l'énumération des homélies officielles - que les mères, les vieillards et les enfants, je crois que la guerre sera vite terminée⁴.

Jetons, avec Romains, un coup d'oeil sur la mère qui s'intéresse à la carrière de son enfant. Voici la mère de Firmin Gambaroux qui était marchand

'parce qu'un jour sa mère a pu lui donner les vingt mille francs qu'il fallait pour entreprendre le commerce, et elle a pu les lui donner, bien que restée veuve avec six enfants, parce que le père avait fait pendant trente ans le boulanger et l'aubergiste, et qu'elle, son mari mort, avait continué à tenir l'auberge. Elle n'avait pas de quoi en donner autant aux cinq autres. Mais il suffit à l'orgueil d'une femme de faire de son fils aîné un marchand⁵.

George Allory aurait bien voulu que ses parents fussent présents

1. T. X, ch. 13.

2. T. XIV, p. 59.

3. T. XVI, p. 128.

4. Ibid, p. 233.

5. T. VIII, p. 190.

pour voir leur fils entrer à l'Académie - 'Et Maman aussi!'¹

Dans la classe ouvrière,

'Par les soins de Mme Maillecottin mère, la rue Compans a su que le fils aîné Maillecottin, dans sa nouvelle place, gagnait 'plus de treize francs par jour', c'est-à-dire plus que bien des bourgeois'²,

et Mme Bastide, à qui le petit Louis montre ses cahiers, ses notes, le récompense de magnifiques chaussures jaunes pour le jour des prix; elle sera bien fière du cher petit enfant!

On voit la mère qui s'inquiète de la santé de son enfant. L'abbé Mionnet trouve la femme avec un nouveau-né

'dans une période où l'on se tourmente, où le moindre bouton fait craindre la rougeole ou la varicelle, la moindre toux la coqueluche'³.

Françoise Maleul a eu une infection à l'âge de deux ans. Sa mère eut grande difficulté à s'empêcher de lui prendre la température toutes les demi-heures. Le marquis de Saint-Papoul dit de sa femme :

'très dévouée pour les enfants, bien que ne sachant peut-être pas les élever aussi magistralement qu'une autre. Elle les a trop couvés en mère poule; une affection qui s'étale'⁴,

et Odette Jerphanion à son mari :

'si je m'en préoccupe spécialement c'est parce que Jean-Pierre est à moi'⁵.

Les rôles les mieux réussis dans le monde maternel de

-
1. T. XI, p. 62.
 2. T. IX, p. 22.
 3. T. VII, pp. 279-80.
 4. T. VIII, p. 46.
 5. T. XXI, p. 215-6.

Romains sont ceux de madame Bastide, déjà étudiée comme épouse, et de madame Maïeul, déjà vue comme protectrice de sa fille. L'une est de la classe ouvrière, l'autre de la riche bourgeoisie, mais toutes deux s'unissent dans leur rôle universel : toutes deux sont honnêtes et gentilles, parlent intelligemment avec leur enfant et lui assurent la paix d'un intérieur sans nuages. Il faut une crise de désespoir pour que madame Bastide parle à son Louis des affaires du ménage. Elle s'efforce de ne pas diminuer le prestige du père aux yeux de son fils, fier lui aussi. Quand Mme Régille le congédiera après deux jours, le petit Louis éprouvera le sentiment qu'a éprouvé le père à l'égard du patron injuste. Mme Bastide fait preuve de confiance en son fils et il lui en est reconnaissant.

Madame Maïeul n'avait

'ni la petitesse d'esprit, ni le manque de souci pour l'avenir d'une âme d'enfant; et elle possédait ce qu'il fallait d'habileté affectueuse pour réussir une éducation normale dans une époque qui l'était si peu'¹.

Françoise, une 'favorisée du sort' fut gâtée, bien sûr, dans sa jeunesse. Mais sa mère avait assez d'autorité pour ne pas abandonner la petite fille à sa tête, ce qui évite à Françoise plus tard le sort de beaucoup d'individus de la génération d'après-guerre. Avec douceur, d'une voix mesurée, Mme Maïeul sait mener sa fille. Elle se dit qu'il faut une vigilance de tous les instants pour aider la petite à passer chaque carrefour.

1. T. XVIII, p. 68.

C'est d'abord pour la santé physique de sa fille qu'elle travaille; puis, à mesure que Françoise grandit c'est pour la santé morale. Nous voyons Mme Maïeul, sur un ton de camaraderie, être une mère 'moderne', mais pas trop, et glisser très délicatement à sa fille une vérité morale et ancienne :

'il faut être fière. Il faut avoir une haute idée de cette chose précieuse que l'on est'¹.

et Françoise, fille de sa mère, reconnaît des pensées qu'elle a eues elle-même, quelques heures plus tôt.

1. T. XXIII, p. 63.

(D) LA LIAISON ET LA MAÎTRESSE

Nous avons dit que l'homme cherche une compagne; que l'amour charnel tient une place importante dans l'oeuvre de Jules Romains. Nous avons constaté que le mariage est chose sérieuse et réfléchie. Il reste donc la liaison : pour quelques-uns, tel le marquis de Saint-Papoul, une 'compensation du dehors'; pour Jallez et Elisabeth Valavert, une amitié éprouvée; pour d'autres, le seul moyen de se procurer le bonheur.

Nous parcourons toute la gamme : l'abbé Jeanne, bien entendu, n'a pas de maîtresse; Sampeyre n'en a pas non plus; Viaur, bon catholique, se croit à la nécessité de vivre chaste jusqu'à son mariage éventuel; Clanricard aurait fini par en avoir une si Nania avait voulu partir avec lui, mais c'est plutôt la défection de Mathilde qui l'amène au besoin de trouver un nouvel idéal - celui de la Russie et du communisme. Jerphanion, dans le besoin de quérir l'amour physique, va trouver Jeanne la modiste; d'où une liaison qui dure peu. A l'autre extrémité, nous avons Bouitton, coureur sans pareil, et cet homme dont les charmes physiques semblent si irrésistibles que les femmes lui tombent à la pelle dans les bras - Pierre Jallez.

Le besoin physique de partenaire ne paraît pas réservé aux hommes. Nous avons Renée Bertin, Mathilde Cazalis, Aimée Lecorbon, entre autres, qui vont en quête de l'amour. En fait, Jules Romains nous montre avec une doctoresse et la vieille fille Bernardine de Saint-Papoul quel est le résultat du refoulement de l'instinct. Il effleure le vice dans des scènes de débauche au

Cercle AA et dans les réunions de jeunesse chez les Coislon. C'est à trois étrangères qu'il réserve le vice indéracinable - à deux Berlinoises, Mina von Kaasteyn et Erna von Blaberg, et à une Slave, Margaret-Desideria Kreuz.

L'absence de dot est pour quelque chose dans la liaison : beaucoup de femmes, dans le besoin de gagner leur vie, et souvent à des salaires minimes, essaieront de chercher 'quelqu'un de bien'. Ce sort n'est pas uniquement réservé aux 'dernières catégories de la société'. La comtesse de Lammermont, dans l'impossibilité de donner une dot à sa fille Michèle, cherche pour elle un 'protecteur'. Il est à remarquer ici que Michèle, élevée en fille riche, n'a pas de métier qu'elle puisse exercer. Paulette, maîtresse du marquis de Saint-Papoul, se fera installer un atelier de lingère assez chic - pas trop chic, entre parenthèses, pour que la marquise, assez près de ses sous, ne s'en aperçoive pas. Haverkamp traitera ses favorites avec largesse.

Il va de soi que le milieu ne compte pas d'habitude dans la liaison passagère et on verra des femmes de toutes conditions devenir maîtresses. Il y a néanmoins un certain choix dans les liaisons plus durables. Samécaud cherche la délicatesse et la grâce auprès de ses maîtresses; Gurau également, surtout après sa liaison avec Germaine Baader. Plusieurs liaisons trouvent un amour et une vraie camaraderie. Germaine éprouve une admiration sincère pour Gurau et un vrai amour pour Henry Mareil. En fait, elle a failli figurer parmi nos femmes de bonne volonté, car selon Jallez elle

'est aussi de race noble'¹

mais elle a malheureusement un côté égoïste. Elle se voit maîtresse de Gurau-ministre plutôt que de Gurau-homme, et l'idée d'avancer sa carrière va la lancer vers Sammécaud - Monsieur Roger Sammécaud' comme il lui plaît de l'appeler², dont la situation a sur elle une grande influence. Il nous faut alors admettre avec Jallez qu'elle a

'un gros quartier de bâtardise'³.

Quelques femmes espèrent que la liaison va mener au mariage - telles Georgette avec Edmond Maillecottin et Juliette avec Jallez. D'autres, telles Marie de Champcenais et Elisabeth Valavert se voient tout simplement éprises de quelqu'un et lui cèdent.

Mais, parmi les maîtresses, il en est trois qui semblent mériter une place dans notre groupe de femmes de bonne volonté. Puisque le bonheur conjugal, nous l'avons déjà vu, est le 'point culminant' de l'oeuvre de Jules Romains, essayons de placer les trois qui touchent du plus près à cet idéal dans les trois catégories déjà recensées.

Il y a d'abord la fiancée - la jeune fille qui ne s'est pas encore donnée à l'homme. Tout exaltée par l'amour, elle sait que son milieu exclut le mariage, et elle s'offre généreusement à l'homme qu'elle aime. C'est la petite Antonia qui dit à Jallez :

1. T. XXVI, p. 66.

2. T. VIII, p. 136.

3. T. XXVI, p. 66.

'Tu comprends, Pierre, j'ai besoin de te dire certaines choses... Ne va pas te figurer sur-tout que je veuille m'accrocher à toi... Je ne suis pas si bête, tu sais... Mais je t'appartiens tout de même'¹.

Il y a l'épouse - Gisèle Godorp, sincèrement éprise de Gurau, se voit en présence d'un homme plein de scrupules :

'Gurau a toujours été d'une propreté extrême en matière d'argent. 'Si j'épouse cette femme, a-t-il pu se dire, on pensera que j'ai couru après la fortune'.... Gurau est resté très avant guerre, dans le sens favorable - l'étudiant idéaliste, vous savez?.... Donc, il n'a pas épousé Mme Godorp'².

et elle, fidèle, complètement dévouée à l'homme va faciliter sa carrière et l'appuyer pendant vingt ans.

Il y a l'épouse et la mère - Marcelle Denis. Haverkamp, incognito, la cherche. Elle éprouve une sympathie, une compassion pour l'homme appauvri et abandonné par sa femme, à ce qu'elle croit. Elle l'accueille et le console. Son appartement est pour lui un refuge contre tout malheur; elle mettra au monde leur fils; l'idée de sa petite 'famille' le sauve du suicide. On nous parle plus tard de 'sa femme' et de 'madame Haupetit'. Espérons que Frédéric-Félix-Haverkamp-Haupetit a eu la reconnaissance d'épouser cette femme généreuse pour donner au moins un nom légitime à leur fils.

1. T. XVIII, p. 202.

2. T. XXIII, pp. 283-4.

CHAPITRE III

LES AUTRES

Nous venons d'étudier parmi les femmes celles dont Jules Romains fait l'éloge. Pour les mettre en relief, rien ne vaut mieux que de jeter un regard sur l'envers de la médaille et d'examiner celles qui laissent beaucoup à désirer. Rappelons que les personnages du roman ne sont pas des surhommes. Dans le parler populaire Edmond Maillecottin observa qu'

'on sait que l'homme, ça ne sent pas toujours bon'¹,

et que lui ne se trouvait pas assez 'gobeur' pour

'se figurer les hommes comme des petits saints, et les femmes comme des anges'².

Otons donc les lunettes roses et admettons que les femmes ne soient pas non plus des surfemmes. Risquons-nous à dire comme Jallez que

'lorsque les femmes se mêlent d'être odieuses, elles le sont d'une façon plus grinçante que nous'³.

Françoise est d'accord avec lui. Puisque la fiancée peut être influencée par celui qu'elle aime, recourons à une femme de plus d'expérience - Marie de Champcenais qui déclare :

'quand les femmes ne sont pas très bonnes, quand elles ne sont pas des saintes, je crois les hommes meilleurs qu'elles'⁴.

1. T. IX, p. 127.

2. Ibid.

3. T. XXVI, p. 187.

4. T. V, p. 164.

Il y a naturellement les petites manies féminines
qui agacent les hommes mais envers lesquelles ils se montrent
indulgents. Écoutons Sarmécaud :

'Et pourtant, ce qu'elle demande ne tient pas
debout - - C'est de la pure sottise de femme.¹
Mon Dieu! que les femmes peuvent être bêtes!'

puis monseigneur Sérasquier :

'est-ce qu'un homme qui ne se serait fait
une idée des femmes qu'à confesse les jugerait
exactement? Elles sont bien trop comédiennes,
et surtout là, où c'est si commode!'²

et Duroure qui eût préféré que les fantaisies qu'il venait
d'entendre lui fussent débitées par une jolie femme :

'Car ce sont bien, songeait-il, de ces choses
gentiment absurdes qu'on s'entend dire par une
jolie femme qui se mêle d'avoir des idées!'³

Dans une métaphore l'auteur lui-même appelle le climat une

'femme gâtée, qui craindrait d'être moins
aimée si elle avait moins de caprices!'⁴

Examinons d'autres reproches masculins. Marc Strigelius
donne à Agnès ce conseil :

'Méfie-toi de ce trait de l'âme féminine qui
consiste, si j'en crois les bons auteurs, à ne
voir que le côté des choses qui flatte le sentiment
ou la passion du moment. Tâche d'être un homme pour
juger et pour décider. Il te restera toute ta vie
pour être une femme!'⁵

et Griollet, plus sévère, grommelle :

'les femmes, la plupart, vous ne me direz pas
que c'est le patriotisme qui les étouffe; ni la

1. T. VI, p. 51.

2. T. XIII, p. 68.

3. T. IX, p. 245.

4. T. X, p. 134.

5. T. XII, p. 106.

politique extérieure qui les empêche de dormir. Elles ne savent même pas de quoi il s'agit¹.

Bien que Germaine sache très bien de quoi il s'agit, elle avoue que ce qui l'étonne parfois

'c'est de ne jamais sentir en elle, pour des questions qu'elle croit comprendre aussi bien que Gurau, et à propos desquelles elle donnera un avis sensé, l'intérêt chaleureux qu'il y apporte.... elle n'arrive pas à s'en émouvoir.... si quelqu'un d'autorisé lui déclarait que son kimono nagasaki a une coupe ridicule, elle serait franchement désolée.... Mais tant qu'une vérité reste aussi générale, Germaine ne peut lui accorder qu'une attention polie².

Si nous ouvrons ici une parenthèse, nous reconnaitrons qu'Odette, pensant beaucoup moins à la politique qu'au bonheur du ménage, serait probablement de l'avis de Germaine :

'une femme est toujours capable de mêler l'amour charnel à n'importe quelle activité, fût-ce la plus idéale³.

Ce ne sont là que peccadilles, faisant partie de cet éternel mystère qu'est la femme pour son compagnon; il lui pardonnerait volontiers ces caprices, du moins espérons-le. Mais ce qu'il lui pardonnera moins, ce sont les défauts véritables, - ceux que nous proposons d'étudier dans le présent chapitre. Y paraîtront des femmes dont les vices gâchent toute chance de bonheur - les mauvaises; celles qui ne savent prendre parti ni pour le bien ni pour le mal - les passives; celles enfin qui se soustraient à toute tentative de classification - les cas douteux.

1. T. XVI, pp. 127-128.

2. T. I, pp. 122-123.

3. Ibid, p. 152.

(A) LES MAUVAISES

Il faut à toute époque sa part de mal et Jules Romains nous en révèle sans la sienne sans trop insister. Faisons de même. Citons quelques exemples de femmes qui représentent le mal.

Une concierge empoisonne son mari pour pouvoir faire un meilleur mariage; une jeune fille de seize ans, Violette Nozières, tue père et mère. Jeanne Coislou, jeune dévergondée, faute d'avoir une mère sensée et vigilante, se livre à la débauche, inceste compris; trois désœuvrées, Clarisse Differdange, Christiane Attinger, et la vicomtesse Suzette d'Uzines, voulant se montrer tout dernier cri, vont essayer l'amour à la ronde; dans la famille LeBurec on entend parler d'inceste et de mœurs contre nature - Nénette et la femme de Popaul s'esclaffent de plaisanteries grivoises à cet égard; madame Raymond(e) descend à toutes les bassesses pour gagner de l'argent - argent qui facilitera le voyage de son dégoûtant amant, dans le Midi pour sa santé. Elle procure à George Allory une jeune fille, Michèle de Lammermont, dont la mère ne semble pas non plus très éloignée de la bassesse.

L'auteur fait plus de place à Isabelle Maillecottin qui 'fait le trottoir'. Son frère Edmond aurait voulu imputer cette destinée au système capitaliste, mais une honnêteté d'esprit la lui fait attribuer en partie au caractère d'Isabelle :

'une gosse qu'il avait tour à tour protégée et taquinée, et qui dès ce temps-là avait dû nourrir des aptitudes vicieuses'¹.

1. T. IX, p. 95.

'Car enfin elle n'a pas eu le mauvais exemple à la maison; elle n'a jamais connu la misère; elle n'a été ni trop tenue ni pas assez; elle a grandi, douilletée par sa mère, par vous, Edmond, comme une petite bourgeoise¹.

Pour se ranger enfin avec un vieux monsieur à l'aise, Isabelle, avec son goût du luxe et des beaux vêtements, quitte Romuald, souteneur. Celui-ci se doutait bien

'que lui, le petit homme, il risquerait d'être lâché en route².

Il y a un personnage, bien élevé, de milieu comme il faut, de goûts raffinés, type jeune fille à dot, qui aurait pu être de bonne volonté, si elle n'avait pas eu un défaut capital qui lui coûta le bonheur. M. de Lommérie, moribond, avoue galamment que ce péché est universel :

'nous sommes tous des menteurs, tous!³

D'autres, vivants et moins généreux, l'attribuent plutôt au deuxième sexe. Même deux femmes le lui prêtent. La doctoresse, peu sympathique mais honnête, observe :

'si je vous en disais le chiffre, vous croiriez que je vous mens à la façon des femmes⁴.

Germaine, très sympathique, parle à une amie de sa rupture avec Gurau. Elle aurait pu lui mentir, dit-elle,

'Ça aurait été très femme, évidemment, et il paraît que ça prend presque toujours. Mais je n'aime pas ces mensonges-là⁵.

1. T. IX, p. 126.

2. T. XI, p. 305.

3. T. XIV, p. 239.

4. Ibid, p. 143.

5. T. VIII, p. 139.

La rue est fraîche, ensoleillée; la menteuse est triste; rien ne l'appelle. Elle quitte son domicile. Descendant un escalier, elle débouche dans la rue et voit une entrée de métro.

'Juliette n'aime pas ce souterrain, en a presque une horreur nerveuse. Mais aujourd'hui tout ce qui est ennemi a des droits sur elle. Tout ce qui la regarde d'une façon cruelle a certainement pris des arrangements avec son destin'¹.

'Perdu! Perdu! Dès qu'on a prononcé le mot perdu, il s'empare de vous, il vous enveloppe et vous emporte. Il est fait de brouillard gris, de vertige glacé, de délaissement'².

Gâtée par ses parents, n'en faisant qu'à sa tête, Juliette ne peut supporter une épreuve; elle est toujours au supplice. Les autres femmes du roman surveillent la santé de leur mari. Juliette se tourmente de la sienne et dit à son époux :

'je ne me porte bien qu'à condition de me promener tous les jours. Les médecins l'ont souvent dit à mes parents. Tu le sais bien'³.

Abandonnée par Jallez, elle se consola au bout de quelques mois avec Maurice Ezzelin, jeune homme 'assez quelconque'⁴, mais refusa d'avoir des enfants. Pendant leurs fiançailles elle avait écrit à Maurice une lettre on ne peut plus ardente qui lui avait donné à espérer. Ignorant qu'elle se fut mariée, Jallez lui écrivit pour lui demander de renouer leurs relations. La jeune mariée de trois mois se rendit au rendez-vous sans s'inquiéter le moins du monde de son mari; elle n'écoula plus les propos de celui-ci, s'absenta le

1. T. I, p. 64.

2. Ibid,

3. T. VII, p. 185.

4. Ibid, p. 247.

plus possible. Maurice, bien indulgent pour sa jeune femme 'très changeante, bien lunée un jour, mal lunée un autre'¹, fut enfin mis au courant par une lettre anonyme de ce dont il se doutait depuis assez longtemps. Juliette,

'un être déconcertant et impulsif, capable des sentiments et des actions les plus contradictoires'²,

joua la comédie, pleura, cria, nia l'affaire. Jallez, renseigné, la confronta ; elle nia encore.

'Menteuse. Un des plus grands mensonges possibles; un des plus étonnants. Adultère'³.

'M'a-t-elle vraiment fait cela?... Par quel goût gratuit du mensonge'⁴?

'Qu'elle ait réussi pendant quinze mois à tenir cette gageure presque quotidienne; qu'elle ne se soit jamais trahie; que jamais un mot, une façon d'agir, ne lui aient échappé.... c'est prodigieux. C'est de l'ordre de ce que j'appelle l'abîme'⁵.

Juliette trouva de son côté que Jallez était égoïste car il ne voulait jamais changer sa vie pour elle. Et Jallez, qui croyait que la femme doit changer, se dit :

'Elle parlera de se tuer. Elle croira en avoir envie. Bien au fond, elle n'y songera pas. Elle est protégée par un sauvage amour d'elle-même.... les actes rêvés la dispensent des actions. Du moins quand c'est à elle que les actions coûteraient. Etrange femme. Le meilleur et le pire'⁶.

Juliette divorça sans consulter Jallez. Lui qui ne voulait pas s'engager sut qu'elle l'entraînerait sûrement à l'épouser. Juliette

1. T. VII, p. 251.

2. T. XIV, p. 188.

3. T. VII, p. 313.

4. Ibid, p. 315.

5. Ibid, pp. 316-7.

6. T. XIV, p. 188.

jurait qu'elle l'aimait, mais déjà cette femme incompréhensible
le trompait avec Lucien Etiemble. Jallez rompit; il se rendit compte
qu'il était

'en large contact, en intime promiscuité avec
l'obscur région de l'univers où le mensonge,
le crime, la folie, font leurs mixtures et leurs
accouplements¹.

1. T. VII, p. 322.

(B) LES PASSIVES

'De corps, ni grosse ni maigre; plutôt potelée;
un visage agréablement arrondi, un peu mou, joli
de traits; une expression douce'¹.

'Elle eût aimé se taire, ou causer doucement avec
quelqu'un'².

Et voilà Marie de Champcenais, faible, superstitieuse,

'ayant..... voulu éviter la date du treize'³

appartenant à ceux qui

'manquent d'orgueil et..... craignent les
responsabilités'⁴.

Qu'elle se dérobe à la responsabilité, cela se manifeste dans la
vie de ménage,

'Le comte lui aurait volontiers donné à gérer
un budget plus étendu. Mais elle y eût perdu
la tête'⁵.

Tentée par une déclaration d'amour de la part de Roger
Sammécaud, aidée par des remarques faites par des amies mondaines
et par Renée Bertin, manucure, elle entrevoyait

'un monde de délices situé sur l'autre rive, et
l'adultère était le fleuve à franchir'⁶.

Croyante, elle n'allait pas jusqu'à dire que Dieu

's'obstinât ensuite à traquer un adultère aussi
peu scandaleux que possible, c'était lui supposer
trop de mesquinerie, s'attribuer à soi-même trop
d'importance'⁷.

1. T. VI, p. 17.

2. T. III, p. 179.

3. T. V, p. 261.

4. Ibid, p. 20.

5. T. III, p. 175.

6. T. V, p. 13.

7. Ibid, p. 17.

Elle pensait que Dieu avait 'mieux à faire qu'à épier le détail de notre conduite'¹, car beaucoup de ses amies étaient passées par la voie qu'elle envisageait et

'on ne voit pas flotter sur elles les lueurs de la damnation'².

En tout cas, Marie 'ennemie du tragique'³, avait l'habitude d'aller à confesse une ou deux fois par an et

'D'ici à Pâques, les évènements auraient eu le temps de trouver leur pente, et quelque chose, qui peut-être en vaudrait la peine, aurait été vécu'⁴.

Portée au romanesque, se voyant un peu héroïne littéraire, 'siège de conflit', elle accepta des rendez-vous dans une garçonnière installée par Sammécaud. Celui-ci s'agaça des taquineries et des câlineries de jeune fille, 'une façon de se mordre les lèvres qui valait bien des sourires'⁵, mais il finit par être gagné par l'amitié et la douceur courtoise qu'il rencontrait chez elle, par cet 'air protégé et doucement admirateur'⁶ de sa gentille compagne.

Marie eut toujours besoin de se confier. Elle et Sammécaud firent ensemble un voyage pour voir le petit Marc; Sammécaud s'intéressa au garçon et c'est au conseiller, au directeur de conscience que Marie céda.

Elle se résigna quand son amant l'abandonna et retourna à l'église.

1. T. V, pp. 17-8.

2. Ibid, p. 18.

3. Ibid, p. 269.

4. Ibid, p. 19.

5. Ibid, p. 154.

6. Ibid, p. 249.

'Les changements qui s'opéraient en elle
faisaient intervenir le moins possible la
réflexion et la volonté'¹.

Elle ne 'concevait pas que la vengeance fût très nécessaire à
l'ordre du monde'² et n'avait

'guère le sens du châtement, elle avait le sens
de l'humiliation'³.

Elle sut comprendre les malheurs d'autrui puisque

'je suis passée par là! Maintenant je sais ce
que c'est'⁴.

Revenue au calme, devant un Dieu qui

'avait permis qu'elle descendît jusque dans
l'abîme.... l'en avait fait remonter, et sans
une secousse violente'⁵,

Marie, comme une enfant, découvrit l'Eglise Sainte-Marguerite -

'mon église à moi - la paroisse de mon âme'⁶.

'jeune fille rieuse, frileuse, appétissante'⁷

Fraîche, simple, glissant dans son sourire une trace de raillerie
indulgente quand elle taquinait ses camarades, Mathilde Cazalis
se flattait selon Lauferque 'd'opinion avancées'⁸. Jerphanion,
hanté des 'yeux veloutés'⁹ et d'une bouche 'offerte comme un objet
désirable, mais tranquille'¹⁰, se demandait :

1. T. XIV, p. 97.

2. Ibid, p. 106.

3. Ibid.

4. Ibid, p. 107.

5. Ibid, p. 101.

6. Ibid, p. 245.

7. T. VII, p. 34.

8. Ibid, p. 52.

9. Ibid, p. 36.

10. Ibid, p. 36.

'Préoccupée par toutes ces questions? Avec le visage qu'elle a'¹?

Mathilde, respectée et admirée par Lauferque, respectée et adorée par Clanricard, fit une troisième conquête quand Jerphanion se présenta. Intelligente, membre du Petit-Noyau, elle éprouvait néanmoins le sentiment que :

'à culture égale les hommes savent découvrir des raisons de se tourmenter auxquelles les femmes ne penseraient pas, ou penseraient plus légèrement. Ils ont toujours l'air d'avoir pris en charge le monde entier. Les femmes sont plus modestes. Elles se contentent des soucis qui viennent les frôler de près. Ils sont déjà bien assez nombreux. Et quand ils mettent en question les attachements du coeur, soudain les horizons du monde paraissent bien pâles'².

On croyait que Mathilde et Clanricard se marieraient plus tard, mais Clanricard, fort timide, laissait traîner un peu les choses. Jerphanion avait l'impression que Mathilde

'avait l'air si peu emballée'³

que, sans vouloir l'épouser, il lui proposa une liaison. Mathilde, dans le besoin de se confier, en parla d'abord à Lauferque qui, non sans la taquiner et la rendre furieuse, finit par lui promettre de tirer au clair les intentions de Jerphanion pour l'avenir. De Sampeyre elle reçût aussi des conseils. Et enfin elle se refusa à Jerphanion car

'On eût considéré comme une lâcheté, comme une défaite consentie, d'accepter d'être sa maîtresse, une maîtresse plus ou moins de passage, après avoir

1. T. VII, p. 35.

2. Ibid, p. 48.

3. T. IX, p. 169.

rêvé d'être sa femme. Avec lui, cela valait la peine d'essayer d'obtenir le maximum, de s'y obstiner¹.

La conquête facile de Margaret-Desideria par Lauferque l'avait guéri de ses timidités, mais les confidences de Mathilde un an plus tôt y furent aussi pour quelque chose et Lauferque proposa à cette dernière de devenir amants avec une option de mariage s'ils se plaisaient. En se disant

'Je suis une drôle de fille. Je ne sais pas me conduire dans la vie'²,

Mathilde lui céda.

Jallez avait dit à Jerphanion qu'il s'étonnerait que Mathilde prenne les choses au tragique; Clanricard dut être du même avis vingt ans plus tard quand il se disait :

'Mathilde n'a pas le goût de se tourmenter'³.

Tous deux avaient raison, car Mathilde put toujours remettre la responsabilité de ses décisions à autrui. Toujours par besoin de se confesser, elle accourut à Sampeyre qui pensait :

'Toi, ma petite, tu commençais à être fort démangée par l'envie de faire l'amour. Et il faut avouer que c'eût été dommage de laisser faner ce joli corps. Lauferque est venu à point. Tant mieux pour lui, en somme. Son pacte auquel vous n'avez cru ni l'un ni l'autre, ne servait qu'à calmer ta vertu; l'os qu'on jette au chien pour qu'il n'aboie pas. Maintenant tu voudrais liquider cette histoire, et revenir aux choses durables'⁴.

Sampeyre offrit d'en toucher un mot à Clanricard; celui-ci toujours patient, épousa Mathilde.

1. T. XI, p. 120.

2. Ibid, p. 119.

3. T. XXVII, p. 41.

4. T. XII, p. 261.

Mathilde profita du manque de fougue de Clanricard pour tremper dans une liaison : il essaya de ne pas trop lui en vouloir. Elle le trompa dix ans plus tard, et toujours avec Lauferque; il en éprouva un chagrin amer. Au moment où elle se rendit compte que son mari savait tout et qu'était menacé le modeste bonheur qu'elle avait un peu méprisé auparavant, Mathilde renonça à l'affaire où elle aussi, comme Lauferque, avait retrouvé 'de bons souvenirs'¹. Mais l'homme auquel elle revint avait l'âme

'déchirée... par la trahison de celle en qui il avait mis sa foi'².

1. T. XIX, p. 274.

2. Martin-Desliens, Noël, Jules Romains ou Quand les Hommes de bonne volonté se cherchent, Les Editions Nagel, 1ère édition, Paris, 1951, p. 101.

(C) LES CAS DOUTEUX

'Elle n'est pas très belle. Du moins, elle ne l'était pas tout à l'heure. Maintenant, elle me plaît beaucoup. Je m'aperçois qu'elle est de celles qui soutirent de la beauté à ce qui les entoure; de celles qui se transfigurent. Et puis une militante ne peut pas avoir une beauté de poupée'¹.

Laulerque se mit à rêver en regardant cette étrangère dont il ne savait toujours pas le nom. Etait-ce contraire à la discipline de l'Organisation? Débordant d'enthousiasme, il voyait en elle la compagne de ses missions secrètes. Elle refusa de l'accompagner dans sa chambre mais lui confia son nom et son adresse. Rentré à Paris, il reçut d'elle une lettre. Il s'ensuivit un échange de correspondance bimensuelle. Le ton des lettres était devenu tendre, exalté - on aurait cru à un grand amour.

Margaret-Desideria Kreuz vint à Paris. Déçu par une toilette très peu parisienne, Laulerque se demanda si Margaret était 'suffisamment belle'². Des histoires un peu embrouillées - celle d'une scission qui la rappellerait sous peu dans son pays; celle des orgies auxquelles se livrait un des chefs de l'Organisation et où elle avait refusé d'aller; celle surtout du diamantaire d'Amsterdam, son patron, qui lui avait manqué de respect, tout cela agaçait Laulerque. Le doute le rongea. Il semblait que sa petite amie ne fût plus aussi nette.

S'interrogeant sur la possibilité d'en faire sa maîtresse, il fut d'avis, après un certain temps, que cela

1. T. VIII, p. 62.

2. T. X, p. 63.

'n'était pas un des problèmes les plus insolubles de l'époque'¹,

et, peu de temps après,

'Il y entrevoyait même plus de facilité qu'il n'eût été de son goût.... Il eût aimé avoir d'autres précisions sur ce départ d'Amsterdam'².

Laulerque ne réussit jamais à voir clair dans les histoires de l'Organisation ni à savoir si Margaret voulait rester exprès dans le vague quand elle les lui racontait. Tout en lui cédant avec un furieux abandon elle ne cessa de parler d'un homme qu'elle devait rejoindre pour la Cause. Enfin elle avoua que c'était elle dont cet homme avait envie, qu'elle lui appartenait et que c'était 'sa destinée'³. Sans argent pour faire le voyage, elle en demanda à Laulerque. Il ne comprenait pas comment une telle compliquée pourrait

'se considérer comme très loyale envers l'homme qu'elle aime tout en couchant avec un autre'⁴,

mais il paya le billet de chemin de fer et installa Margaret-Desideria-Kreuz dans le train de Zagreb.

Il se trouve dans le roman un personnage difficile à classer et dont nous avons déjà parlé. J'allez a failli la mettre parmi les nobles. Dans sa personnalité il entre deux côtés diamétralement opposés qui méritent quelques lignes d'analyse.

'On pense à quelqu'un de volontaire, capable de se montrer âpre et dur à l'occasion. Et pourtant il

1. T. X, p. 73.

2. Ibid,

3. T. XI, p. 65.

4. T. XIX, p. 82.

y a des signes de tendresse, d'abondance, d'acceptation facile de la vie.... Dans l'ensemble le corps est plus désirable que le visage n'est beau. Mais on ne voit pas le regard, qui peut-être change tout¹.

Germaine Baader ouvre de merveilleux yeux bleus, d'un éclat qui caresse et change tout le visage. Alors le côté femme d'abord. Elle prend soin de sa beauté; elle a des idées médicales sur l'aération de sa chambre et sur l'exposition solaire. Elle a du goût : elle s'habille bien et a su transformer, de manière experte et sans grande dépense, un morne appartement en un lieu charmant. Elle n'est ni sotte ni vulgaire; Gurau en a subi l'influence :

'L'intimité de Germaine l'a rendu encore plus exigeant sur ce point².

Elle admire Gurau malgré ses idées sur la pauvreté

'L'élégance morale fait partie de la coquetterie de certains hommes en amour. Tout comme la femme cherche à être belle pour plaire, l'homme cherche à être admirable. La femme qu'il aime doit se prêter à ce jeu³.

Intelligente, ayant fait des études assez solides, elle suit aisément les conversations de son amant;

'Il me plaisait. Il avait une conversation très agréable. Je ne peux pas supporter les imbéciles⁴.

Econome, elle passa deux mois de négociations et de coquetteries pour acheter au rabais quelques meubles. Germaine n'avait pas la larme facile, mais elle pleura comme une autre le jour où Avoyer lui dit que Simone n'allait pas abandonner le rôle qu'il avait

1. T. I, p. 39.

2. T. IX, p. 60.

3. T. I, p. 148.

4. T. VIII, p. 132.

espéré pour elle.

Mais l'intérêt qu'elle prend à l'amour

'reste d'essence plutôt égoïste. Ce qu'elle aime chez un homme, c'est moins l'homme lui-même que l'ardeur ou la tendresse qu'il lui témoigne'¹.

Sammécaud la traitait

'comme une femme d'esprit dont la conversation mérite d'être recherchée. Il écoutait... Rien ne touche plus une femme chez qui le désir d'arriver ne fait pas litière de l'orgueil'².

Elle croyait qu'

'il est très flatteur et très avantageux d'être la maîtresse d'un ministre'³,

et qu'elle recevrait plus d'argent. Mais Gurau avait l'air de croire que sa propre élévation suffisait pour deux et ne semblait pas s'inquiéter de sa carrière à elle. C'est l'attachement de Germaine à son métier qui l'amène à prendre comme amant Henry Mareil car

'jamais personne ne m'avait fait travailler avant lui. C'est un pur délice'⁴.

Cet attachement marque aussi une divergence entre les idées de Germaine et celles de Gisèle Godorp, deux femmes qui se ressemblent sur plusieurs points. On peut pardonner à Germaine. Elle n'a pas trois cent mille francs de revenus par an et a le droit de penser à l'avenir. Moins dupe et plus cynique que Mme Godorp, elle trouve que

1. T. I, p. 118.

2. T. VII, p. 91.

3. T. I, p. 123.

4. T. VIII, p. 140.

'quand les hommes sont égoïstes, par nature, et ils le sont presque tous, quand au fond ça les ennuie de s'occuper de vous, de sacrifier quelque chose pour vous, il n'y a pas plus habile qu'eux pour mettre ça sur le dos de leurs principes, ou de leur idéal, ou de quelque chose, en n'importe quel genre, qui fasse bien'¹.

Germaine a toutefois un peu raison, en ce qui concerne Gurau, car il aime sa vie d'étudiant pauvre tout en goûtant un luxe et des facilités inaccoutumés que lui procurent l'argent de Mme Godorp. Pour Jules Romains, cet égoïsme, cet acharnement à poursuivre une carrière sont peu féminins. Il y voit une indication que le 'côté homme' commence à prendre le dessus. Il présente Germaine en proie à une crise intérieure. Elle était

'très attachée à Henry Mareil, mais avait trop, depuis quelque temps, l'impression de le dominer, non dans leurs rapports de métier, où il restait le patron, ni dans leurs relations amoureuses, mais dans les choses de la vie quotidienne. 'J'aimerais un homme qui me commande davantage, qui ait plus d'autorité sur moi' '².

Ce côté se montre aussi dans les intimités de plus en plus libres auxquelles elle s'abandonne avec son amie Marthe. On voit cette femme, qui avait pu mêler l'amour charnel à n'importe quelle activité' (p. 89), s'ennuyer que Mareil puisse rechercher le sensuel aux heures où elle veut travailler un rôle ou faire des courses dans un magasin. Elle lui trouve des 'côtés d'Oriental'³. Après des tireuses de cartes, qui trouvent que Germaine est 'faite pour régner'⁴, elle cherche l'appui qu'un homme chercherait dans sa compagne -

1. T. VIII, p. 136.

2. T. XI, p. 109.

3. Ibid, p. 110.

4. Ibid.

'le besoin de recevoir, à des intervalles qui ne pouvaient pas s'allonger indéfiniment, une recharge de cette confiance dont elle avait appris le goût'¹

Selon Gurau :

'ce besoin de tirer au clair, de remettre de l'ordre dans ses pensées, ce n'est plus féminin. Ou du moins cela ne répond pas à notre idée de la femme - Nous avons peut-être une idée très conventionnelle de la femme'².

Et Germaine suit son chemin, soigne un Canadien blessé qui prétend qu'elle lui sauve la vie, joue ses rôles, et finit par diriger deux théâtres, l'Atelier et la Reconnaissance, sans perdre un charme qui attire toujours des hommes de haut talent dans son bel appartement. On la voit avec

'un visage qui portait ostensiblement plus que la quarantaine, et dont certains traits eussent pu sembler masculins, si la peau n'avait gardé une extrême finesse et une fraîcheur apparentée à celle des yeux. Il était difficile de retrouver le visage de jeune femme qui avait abouti à ce masque de matrone aux indications déconcertantes, car il s'y juxtaposait une douceur peu commune, une énergie impérieuse, de l'intelligence, peut-être même de la sensualité'³.

Dans le monde des groupes, des collectivités, de l'amour physique que dépeint Romans, quel personnage réussirait le moins à remplir son destin? Celui qui, ou par circonstances, ou par goût personnel, choisit la vie solitaire. Dans l'univers féminin ce serait la vieille fille. Quel est le sort de celle-ci? D'abord

1. T. XIV, p. 83.

2. Ibid, p. 81.

3. T. XXIV, p. 278.

l'impression générale. Firmin refuse de s'inquiéter de quelques
petits malaises; une niaiserie pareille conviendrait aux

'vieilles filles, assises à faire leur crochet'¹.

Jallez aime à se trouver quelquefois dans les églises, mais

'certains cantiques, bêtés par des demoiselles,
lui rappelleraient d'affreux souvenirs'².

On parle de la messe de huit heures, sévère,

'où ne venaient guère que des vieilles filles
du quartier et des domestiques'³.

Agnès fit un mariage sans amour comme beaucoup de jeunes filles

qui craignaient que leur destinée ne fût inscrite au ciel,

'la destinée de ces vieilles filles qu'elles
ont regardées jusque-là avec une commisération
distracte, et qu'elles considèrent maintenant,
avec épouvante, comme des soeurs aînées'⁴.

En décrivant le Faubourg Saint-Germain et les gens qui s'y trouvent
dans les rues, Romans offre ce passage :

'And the most noticeable among them are the old
maids... Everything about this type is odd; and
particularly the physique. These ladies often
have horsy faces, or if you prefer it, harshly
masculine faces: a visible bone structure; long
and pronounced features; noses and jaws which
seem to ask for respect rather than a kiss'⁵.

Cette catégorie

'd'êtres naïfs a le don d'exciter l'étonnement
d'Edmond (Maillecottin), et sa verve : les
vieilles filles, qui, parce qu'elles n'ont pas
trouvé d'homme qui les épouse, renoncent pour
toute leur vie à faire l'amour'⁶.

1. T. VIII, p. 191.

2. T. X, p. 179.

3. T. XIV, p. 98.

4. T. XII, p. 93.

5. 'The Faubourg Saint-Germain, The Paris we Love (World in Color
Series), Doré Ogrizek, McGraw-Hill Book Co. Inc., New York, London,
Toronto, 1950, p. 179.

6. T. IX, p. 136.

Allons du général au cas particuliers - Bernardine de Saint-Papoul :

'l'ensemble de sa mise lui donne l'aspect le plus conventionnel de vieille fille de province, frileuse, et démodée. En passant devant la glace, elle s'arrête, constate son accoutrement. Une surprenante malice anime ses yeux gris, qui sont beaux à leur façon, pas du tout comme des yeux de femme, mais comme les yeux d'un homme très intelligent¹.

Elle avait

'abandonné à son frère toute sa part d'héritage, elle n'avait plus aucune ressource en propre. Elle constituait donc une charge pour les de Saint-Papoul. Il est vrai qu'elle mangeait peu, et que ses frais de toilette étaient petits. On lui remettait cent francs par mois d'argent de poche².

Et Bernardine passait son temps à prendre le thé, à faire des lectures pieuses, à pénétrer furtivement dans les chapelles. Elle était fort consciente de son milieu malgré

'un certain épicier, à qui nous avons consenti une mésalliance³

mais ne méprisait pas les petites gens et ne permettait pas aux enfants de se donner des airs. Elle avait pour sa nièce une grande affection, mais elle

'prenait un plaisir, qu'elle n'analysait pas, à mettre sa nièce en face de certaines crudités de l'existence, qu'il s'agît des relations sociales, de la vraie nature des sentiments chez les gens, ou de questions plus scabreuses. Elle avait même l'impression de remplir là un devoir⁴.

1. T. I, p. 43.

2. T. III, p. 142.

3. T. XIV, p. 224.

4. T. III, p. 127.

Car, à son insu,

'La puissance de l'instinct élémentaire est tellement envahissante qu'elle se glisse à travers les moindres interstices et qu'elle triomphe des conformismes les plus rigides'¹.

De là venaient son désir de se faire aimer par Jerphanion, l'intérêt acharné qu'elle prêtait aux affaires amoureuses de son chien Macaire, le besoin d'aller au Louvre pour y voir des nudités. Sa situation lui semblait certains jours sans issue. Alors elle se disait

'que dans l'abîme de sa propre misère, c'est déjà quelque chose que de coucher dans une chambre convenable et que d'avoir de l'argent de poche'²,

et elle rentrait pour vivre aux crochets de son frère pour le reste de ses jours.

Le cas de Mademoiselle Saby présente une amélioration dans la condition de la femme seule. Grâce à son milieu, elle a l'occasion de faire un travail utile et de s'attacher aux enfants à sa charge. Mais ce n'est pas là la thèse que soutient Jules Romains, et nous verrons réapparaître la vieille fille presque caricaturée dans la personne de la tante Philippine, qui passe son temps à colporter des histoires qu'elle trie 'à la loupe'³ dans la solitude de sa chambre.

1. Martin-Deslias, Noël, Jules Romains ou Quand les Hommes de bonne volonté se cherchent, Les Editions Nagel, 1ère édition, Paris, 1951, p.146.

2. T. XIV, p. 243.

3. T. XXIII, p. 99.

CHAPITRE IV

L'UNANIMISME ET LA FEMME

Le présent mémoire ne se propose pas d'élucider toutes les complexités de l'unanimisme. Mais puisque l'unanimisme a exercé une influence sur la présentation des personnages dans Les Homme de Bonne Volonté, le plan de notre ouvrage exige que nous jetions un coup d'oeil sur la 'pierre angulaire de tout l'édifice romanien'¹.

L'unanimisme se manifeste sous deux aspects. D'abord par le style, procédé devenu aujourd'hui cinématographique, et dont Jules Romains est le précurseur. Par une série de tableaux tirés de partout, il se produit - que ce soit d'une personne, d'un endroit, d'un milieu, d'une époque - une impression frappante, de sorte que

'Le tout est ici plus grand que la somme des parties'².

Ce 'mode de vision synthétique'³ peut aussi

'par de pures suites d'images... évoquer le courant de pensées qui se déroule en chacun de nous'⁴.

Jerphanion court les rues. Il voit partout des femmes - sur les

-
1. Figueras, André, Jules Romains (poètes d'aujourd'hui, 33), Editions Pierre Seghers, 1952, p. 24.
 2. Maurois, André, Etudes Littéraires II, Editions de la Maison Française, inc., New York, 1944, p. 126.
 3. Guisenier, André, Jules Romains et l'unanimisme, Flammarion, 1ère édition, 1935, p. 141.
 4. Guisenier, André, L'art de Jules Romains, Flammarion, Paris, 1948, p. 227.

trottoirs, aux terrasses, aux affiches, aux statues. Elles 'sont toutes déjà prises'¹; nulle n'est à lui. Nous éprouvons avec lui la hantise du jeune mâle qui veut sa femme à lui seul.

Autre 'conception essentiellement unanime'² :

l'auteur

'compose d'un personnage un portrait synthétique, fait des différentes images que plusieurs observateurs en ont'³.

De cette manière, la présence de Mme Godorp est évoquée par deux amies loyales, Simone Masson et sa mère. A Gurau, la vicomtesse a déjà vanté les qualités de Gisèle. A Odette, Bouitton parle de la bonté de cette femme - il ne l'a 'jamais entendue parler petitement, méchamment d'une autre femme'⁴. Pour lui son salon a été 'un des rares salons sympathiques et vivants de Paris'⁵. Odette, liée plus tard avec Gisèle, loue son courage. Dans une lettre à Jallez, Jerphanion parle de la mort de 'cette femme exquise'⁶. Les quelques apparitions de Mme Godorp ajoutent des détails physiques et esquissent les démarches qu'elle a faites pour encourager une liaison avec Gurau et pour faciliter sa carrière politique. C'est une véritable 'participation collective à la création d'un personnage réel'⁷.

1. T. IV, p. 151.

2. Cuisenier, André, L'art de Jules Romains, Flammarion, Paris, 1948, p. 226.

3. Martin-Deslias, Noël, Jules Romains ou Quand les Hommes de bonne Volonté se cherchent, Les Editions Nagel, 1ère édition, Paris, 1951, p. 123.

4. T. XXIII, p. 283.

5. Ibid, p. 284.

6. T. XXV, p. 105.

7. Martin-Deslias, Noël, op. cit., p. 124.

L'idée d'une 'participation collective' nous amène au deuxième aspect de l'unanimisme. La théorie de la collectivité d'esprits ou d'âmes :

'L'aventure de l'humanité est essentiellement une aventure de groupes, et aussi une aventure d'individus aux prises avec des groupes, ou encore aux prises les uns avec les autres'¹.

D'une manière irrésistible, les sentiments collectifs

's'emparent des individus et font de leurs réunions un être nouveau et unique'².

Romains désigne cet être ou âme unique par les termes 'dieu' ou 'unanime'. Comme une flamme, faite de deux, quinze, mille étincelles, se propage et englobe tout, l'unanime envahit les esprits individuels et les élève à une conception plus vaste, à une prise de contact avec le cosmique. Les unanimes peuvent être un couple, une famille, quelques amis, une foule, une église, une nation, une guerre - n'importe quels groupe ou milieu humains. A moins de devenir perversi ou criminel, l'individu isolé, selon Romans, ne saurait exister dans le monde moderne.

Citons quelques exemples des unanimes où participe la femme :

Marie de Champcenais a été formée par un milieu étroit qui protégeait les jeunes filles. Mariée, elle est restée dans le même milieu. Par suite de sa liaison, elle a dû chercher, hors de son entourage, une sage-femme. Marchant pour la première fois dans

1. Romans, Jules, 'Essai de réponse à la plus vaste question', Nouvelle Revue française, t. 2, 1939, p. 188.

2. Cuisenier, André, Jules Romans et l'unanimisme, Flammarion, 1ère édition, 1935, p. 19.

un quartier pauvre, toute tremblante d'appréhension, elle éprouve une horreur indicible. Une demi-heure plus tard elle n'appréhende plus, elle sait. 'Elle avait subi une sentence, sans appel'¹. Elle se trompe de rue. Celle qu'elle suit est calme, presque solitaire :

'Rue de l'Evangile. Ce nom! - Comme un signe qui vous serait fait tout à coup. Plus qu'un signe. Presque une présence. Presque une main qu'on n'avait pas sentie s'approcher, et qui vous touche à l'épaule'².

Elle pense aux autres filles enceintes, 'derrière ces murs pourris'³. Quand même elle ne croiserait personne, cet endroit est 'plein de la présence humaine'⁴ qui l'envahit, dont elle souffre les stigmates. Et une comtesse participe, avec des filles pauvres, à l'unanime de l'abaissement, de l'humiliation.

Madame Bastide, défendant son argent sou à sou, désireuse de laisser à son fils un menu patrimoine, économise un franc sur les sept que gagne son mari par jour. Le couple ne sort ni ne reçoit guère. Elle et lui trouvent leur satisfaction dans l'union de leur ménage et dans l'éducation du gentil petit garçon qui ne les fera jamais souffrir. Madame Bastide a un appui : son trésor secret.

'Elle soulevait un coin de la feuille de coupons, lisait une date du côté de la plus récente échancrure. C'était une caresse d'amitié'⁵.

1. T. VI, p. 27.

2. Ibid, p. 28.

3. Ibid, p. 29.

4. Martin-Deslias, Noël, Jules Romains ou Quand les Hommes de bonne volonté se cherchent, Les Editions Nagel, 1ère édition, Paris, 1951, p. 172.

5. T. VI, p. 90.

Aux valeurs couchées dans la boîte - amies, presque membre de famille - elle allait soumettre

'une épreuve plus sérieuse, en leur demandant le service essentiel pour lequel elles étaient là : écarter la misère'¹.

Pendant que toutes deux, elle et sa boîte de titres, passent en revue tout le 'vécu ensemble'² de la famille, il plane au-dessus d'elles un être, un unanime étroit, bien entendu, mais dont nous ressentons vivement la présence - celui de l'honnête ménage pauvre.

Encore un unanime qui flotte et s'empare de nous, celui du ménage Hauptit. Le bonheur de ce ménage a toutes les chances de réussir parce que c'est la femme dans son milieu - petite boutique modeste mais charmante - qui a séduit Haverkamp, issu lui aussi d'un milieu commercial.

'Ce n'est pas indifféremment vers n'importe quel unanime que se dirige un individu. Il est marqué pour l'unanime dont il est digne, qui sera digne de lui, qui, en quelque sorte, sera son destin.'³

Avec Emma Gentilcoeur, Haverkamp avait laissé aller les choses; avec Marcelle, c'est un choix qu'il a fait. Mais bien que cet unanime se répande et prenne forme dans les esprits de Paule G. et de Vlasivitch, il reste plutôt l'unanime étroit de deux personnes qui se suffisent. C'est le couple dans un refuge, au secret.

Dans le caste unanime de la guerre, un plus petit, basé sur l'amour, ressort. C'est le salon Godorp, personnifié, qui 'soupirait'; 'il' cherchait l'homme de génie. Quand 'il' prononçait

1. T. VI, p. 96.

2. T. VIII, p. 143.

3. Israël, Madeleine, Jules Romains, sa vie, son oeuvre, 'Les Documentaires', Editions KRA, Paris, 1931, pp. 123-4.

le nom de Duroure et voulait l'appuyer comme chef, ses indiscretions inquiétaient Gurau et ce dernier dut exiger que Gisèle freinât cet 'être' qui s'était égaré hors du droit chemin.

Nous réservons l'accolade à un unanime des plus réussis - celui du 'ménage Jerphanion'. Du même milieu, tous deux provinciaux, de solide culture, les époux sont faits pour s'entendre. Si ce n'était pousser bien loin le parallélisme, on ferait remarquer que Jerphanion fait sa première apparition dans un train et que c'est dans un train qu'il rencontre Odette pour la première fois. Ce 'ménage Jerphanion' est timide d'abord : c'est néanmoins

'une vraie corbeille de fruits, le tableau du jeune ménage Jerphanion recevant l'ami Jallez'¹.

L'unanime se consolide; il triomphe des absences. Odette est présente à la guerre avec Jerphanion quand il lui écrit ou quand il reçoit d'elle une lettre. Une fois, il s'abandonne à un beau rêve chimérique : il amènerait sa troupe dans la forêt de Meygal, où il ferait venir Odette aussi,

'la vie n'étant pas concevable sans elle'².

Plus tard il veut l'emmener en Russie et dit dans une lettre à Jallez :

'Elle est devenue pour moi une si bonne et indispensable camarade'³.

Odette ne peut faire le voyage. Bouitton taquine alors Jerphanion sur ses balades avec Irène :

1. Clouard, Henri, Histoire de la littérature française du symbolisme à nos jours de 1915-1940, II, Editions Albin Michel, Paris, 1949, p. 412, t. 2.

2. T. XV, p. 100.

3. T. XX, pp. 89-90.

'Oh! Mais c'est qu'il n'a pas l'air de bien prendre ça, notre ami. Il ne veut pas qu'on plaisante sur ses vertus conjugales'¹.

Peu à peu Bouitton prend conscience de cet 'être' qu'est le bonheur conjugal des Jerphanion. Il le chérit, ne cessant d'applaudir un unanime qu'il n'a jamais su créer dans sa propre vie.

Le ménage Jerphanion devient le centre d'une plus vaste fraternité - celle de l'amitié. Jallez, baignant déjà dans le flot amical, y amène son ami Bartlett, puis Françoise, sa fiancée. Les repas chez le couple sont des festins d'amitié. Une fois, les époux invitent ensemble Jallez et Laulerque :

'Il ne leur déplaisait pas que naquit à leur table une amitié qui allait réparer tant d'occasions manquées et dont les intéressés espéraient tant de plaisirs'².

De même, en recevant Jallez avec Bartlett et Françoise,

'Odette, qui observait Françoise, était un peu flattée que la jeune fille trouvât tant d'agrément à un hôte de la maison; car Bartlett avait beau être d'abord un ami de Jallez, c'est comme hôte de la maison que Françoise se souviendrait de l'avoir connu'³.

L'amitié représente pour Jules Romains un unanime de premier ordre. Comment la femme s'y intègre-t-elle?

Dans l'amitié homme-femme, nous avons l'exemple de Bouitton avec Odette qui 'écoute, respectueuse, naturelle'⁴; et

1. T. XX, p. 228.

2. T. XXII, p. 179.

3. T. XXVII, p. 96.

4. Les Cahiers des Hommes de Bonne Volonté, II, L'amitié, juillet 1948, Flammarion, p. 47.

celui de Jallez avec Odette où se manifestent des confidences beaucoup plus intimes, parce que :

'La présence de l'amour, dompté, ou dormant parce qu'on n'a jamais eu l'envie ou l'audace de l'éveiller, ou, en tous cas, le sentiment diffus qu'il pourrait y avoir dans tout cela, si on voulait, matière d'amour, confère à ce genre d'amitié une espèce d'excitation voilée, de tentation de vertige réprimée qui pousse aux révélations amoureuses ceux-là mêmes, qui, entre eux, ont condamné l'amour'¹.

Haverkamp et Paule G. ont une amitié dépourvue d'amour. Marcelle la partagera avec la femme étrange dont Haverkamp dit :

'Elle n'aime pas les hommes. C'était pour moi une très bonne amie, très sûre, très serviable'².

Laulerque et Mathilde se taquinent en amis. Leur camaraderie aboutit à une liaison. Antonia et Jallez sont d'abord amis; l'amour prend le dessus. Antonia, gentille, est d'un niveau culturel trop inférieur à celui de Jallez pour que dure leur amitié. Dans celle de Jallez avec Elisabeth Valavert, cette dernière lui était

'une sûre, une tendre amie, finement attentive à ce qui, aux yeux d'un ami homme, même d'un Jerphanion, eût été un problème minuscule, un coupage de cheveux en quatre'³.

Bientôt, elle devient sa maîtresse.

Pour Françoise et Jallez les unanimes de l'amitié et de l'amour semblent des êtres palpables. Dès le début ils se plaisent. C'est par l'intermédiaire d'un goût partagé qu'ils font connaissance. Tous deux sont Parisiens, aiment la capitale et les promenades dans

1. Les Cahiers des Hommes de Bonne Volonté, II, L'amitié, juillet 1948, Flammarion, p. 48.

2. T. XXVI, p. 44.

3. T. XVIII, p. 245.

la ville. Françoise représente le continu psychique d'Antonia par sa générosité d'âme, d'Elisabeth Valavert par ses goûts et son éducation, et d'Hélène Sigeau par son absence de pose et sa droiture d'esprit. Formée par un milieu riche, elle répond au besoin qu'éprouve Jallez d'une jeune fille intacte, sans les 'mille souillures' (cf. p. 68, note 1). Après avoir donné à Jallez la preuve qu'il exige d'elle, elle entre aussi dans l'unanime de l'amour charnel.

Quant aux exemples d'amitié entre femmes, le roman n'en pullule pas, du moins pour les femmes de premier plan.

Françoise et sa mère sont liées par une espèce d'amitié; il se glisse pourtant dans leurs entretiens les petits froissements auxquels sont condamnées deux générations face à face. Margot Diémer et Françoise discutent de la beauté, de l'amour, de l'école, mais leur amitié comporte une espèce de taquinerie et de légèreté; elle ne ressemble en rien à celle de Jallez et de Jerphanion : On se demande si les jeunes filles se seraient choisies si elles n'avaient pas été cousines. Entre Cécile Mayrargues et Françoise il existe des rapports amicaux, mais qui comportent une sorte de protection de la tante pour la nièce. D'ailleurs, dans ce cas, comme dans les deux précédents, des liens de famille se mêlent en un écheveau indébrouillable, aux liens d'amitié.

Ce n'est qu'avec Jallez,

'homme des grandes villes modernes, homme
de rues plus que de maison'¹

1. T. XI, p. 99.

que Françoise sera introduite dans une confrérie d'amitié plus vaste que celle 'de maison'. Dans les réunions où elle assistait auparavant, elle se tenait toujours à l'écart, par exemple, chez les Coislon. Du moins aucun détail ne nous révèle qu'elle ait adhéré à un groupe aussi spontanément qu'elle le fait au repas des fiançailles, à la fin du roman. Nous espérons que l' 'enclenchement'¹ déjà apparent entre elle et Odette s'épanouira dans une vraie amitié de femmes.

Pour les autres personnages féminins, le roman se contente d'effleurer les rapports de bonne intelligence, tels ceux entre Odette et Gisèle et entre les dames Didier-Vignac et Agnès. Il est à regretter que nous n'assistions pas à une conversation entre ces trois dernières, femmes intelligentes et sympathiques. Elles créeraient certes l'unanime auquel pense Gurau quand il se rend compte que

'C'est par des conversations qu'il s'instruit.
C'est en causant qu'il progresse dans sa propre
pensée'²,

et l'unanime d' 'interlucidité'³ dont parlait Mionnet.

Nous avons dit que l'unanimité a exercé une influence sur la présentation des personnages. On dit que ceux de Romains

'n'ouvrent pas la bouche sans sa permission'⁴

et que 'sa théorie abolit la personne humaine dans l'univers'⁵.

1. T. VIII, p. 143.

2. T. IX, p. 230.

3. T. XIV, p. 50.

4. Clouard, Henri, Histoire de la littérature française du symbolisme à nos jours de 1915-1940, Editions Albin Michel, Paris, 1949, t. 2, p. 413.

5. Rousseaux, André, Portraits Littéraires Choisis, Editions Albert Skira, 1932-46, p. 225.

Il y a un conformisme dans le roman qui nuit beaucoup à l'individu, surtout à la femme : -

'l'auteur a voulu tout sauver, généralement par l'amour'¹.

Puisque 'le toucher baigne mieux dans 'le total' '², c'est le contact physique qui compte pour Romains. D'où les reproches :

'l'oeuvre contient un vrai musée d'érotisme'³

et

'une indulgence à l'érotisme qui grandira dans l'oeuvre ultérieure'⁴.

On le blâme aussi des scènes de volupté où

'avec une frénésie encore inconnue dans le roman français, époux et épouses, amants et amantes se plongent et nagent'⁵.

Jules Romains prétend que les tendances communes de chaque époque, depuis le plus lointain passé, exaltent une aventure -

'celle de deux mondes complémentaires, l'univers masculin et l'univers féminin, cherchant par le moyen de ces êtres à se rejoindre. Mystère qui ne se retranche derrière aucun 'tabou', aucune interdiction'⁶.

De ce fait, l'union charnelle devient pour le romancier une source inépuisable d'unanime. Le rôle de l'amour dans la vie d'un person-

-
1. Clouard, Henri, Histoire de la littérature française du symbolisme à nos jours de 1915-1940, Editions Albin Michel, Paris, 1949, t. 2, p. 418.
 2. Rousseaux, André, Portraits Littéraires Choisis, Editions Albert Skira, 1932-46, p. 219.
 3. Clouard, Henri, op. cit., t. 2, p. 417.
 4. Simon, P.H., Histoire de la littérature française au XXe siècle, Librairie Armand Colin, Paris, 1957, vol. 1, p. 187.
 5. Cuisenier, André, Jules Romains et les Hommes de Bonne volonté, Flammarion, 1ère édition, Paris, 1954, p. 189.
 6. Ibid, p. 184.

nage féminin est d'une importance capitale; nous donnons raison à l'auteur d'avoir appuyé là-dessus. Il est vrai que l'époque qu'il a décrite a accordé à l'amour une place prépondérante. Mais Jules Romains, par sa trop lourde insistance sur le rôle accessoire de la femme, a laissé paraître des lacunes dans un ouvrage qui a voulu tout dépeindre.

Aucune femme ne se présente au premier plan dans la politique. La Française n'avait pas le droit de vote, il est vrai; mais assurément elle a dû exercer une certaine influence. Louise Argellati qui assiste aux réunions de Sampeyre admire Marx. Elle parle un peu avec Robert Michels, mais c'est tout. Mathilde Cazalis 'se flatte d'opinions avancées' (cf.p. 97, note 8) dit Laulerque avec indulgence. Elle ne fait que sourire et troubler l'esprit des jeunes gens du Petit-Noyau. Margot Diémer est 'révolutionnaire'. On se moque de cette aberration de jeunesse. Quoique Françoise ait l'air de s'intéresser à la politique et ait failli se laisser convertir par sa cousine, elle en a presque honte. Germaine Baader parle à Gurau avec compréhension des choses sérieuses, mais elle manque d'élan et la provocation des formes féminines finit par détourner les idées de son amant. Odette reçoit souvent les collègues de son mari; pour faire plaisir à Bouitton, elle collabore à son dîner, mais elle n'ajoute rien à la conversation. Madame Godorp fonde un salon pour l'homme qu'elle aime; c'est le seul moyen de l'atteindre. En s'imposant la corvée de lire des journaux et d'assister aux grandes séances de la Chambre,

'Comme c'est drôle, se disait-elle, que les hommes se passionnent pour des choses aussi

grises. Mais il faut croire que c'est important, puisque Max y consacre sa vie¹.

La comtesse Foulion a un salon, mais c'est pour accueillir les grands noms. Parmi les étrangères, Margaret-Desideria fait partie d'une Organisation secrète, mais elle aime mieux faire l'amour avec Lauferque. D'autres restent dans leur ville, Berlin, Vienne, ou Cracovie, à attendre Jallez sur son Tapis Magique. Seules les trois ou quatre Russes sont vraiment attachées aux principes d'un parti politique : Jules Romains les considère d'un mauvais oeil. En Français typique de la IIIe République, il partage l'opinion de 99 pour cent de ses compatriotes : la politique est l'affaire des hommes. Ce préjugé d'époque date son oeuvre.

Si la femme est rayée de l'action politique, elle l'est aussi dans le domaine du bien-être social. Jerphanion, homme, visite un quartier pauvre et en est profondément ému. Bernard de Saint-Papoul également. On apprend aussi que Jerphanion n'était pas 'l'homme qui s'éclipse dès que le voisin a des ennuis'². On n'entend dire rien de pareil au sujet des femmes. Elles ne paraissent pas s'intéresser à ces questions. Leurs entretiens traitent plutôt de la vie amoureuse. Nous ne nous attendons pas à ce que les personnages féminins partent en croisade contre les maux de l'époque, mais même les petits gestes de bonté envers le prochain sont rares dans l'oeuvre. Marie de Champcenais, Mme Manifassier et Mme Pouzols-Desaugues, femmes riches, participent un peu à des

1. T. XI, p. 107.

2. T. VII, p. 246.

oeuvres de bienfaisance. Pendant la guerre Mme Godorp se prête aux initiatives sérieuses et aide à mettre au point une organisation de secours¹.

Au cours de cette même période, Germaine est infirmière. L'idée de jouer un rôle l'a probablement séduite. On se moque des marraines et des veuves de guerre. Griollet parle avec acrimonie de 'l'héroïsme des femmes'² et des mères qui se renseignent sur la question de la pension un quart d'heure après avoir appris la mort de leur fils. Jerphanion y voit une crise par laquelle passe Griollet. D'accord. Mais les détails sur la bonté des 'femmes de l'arrière' n'abondent pas dans le roman. Que la haine de la guerre ait coloré les opinions de l'auteur, soit. Mais il a voulu peindre un portrait fidèle de son époque. Il nous semble donc que le rôle de la femme pendant la Grande Guerre, tel que le représente l'ouvrage, n'est pas décrit avec l'exactitude et l'ampleur que méritait le sujet.

Les

'passants tout épisodiques dans ce monde en marche, figurants d'une page ou de quelques lignes'³

sont les personnages

'sur qui Monsieur Jules Romains a projeté le meilleur de son amour des hommes'⁴.

On admire avec l'auteur Mme Hubert, directrice d'école sans pose; l'infirmière de M. Quinette-Descombles qui fait bien son devoir

1. T. XV, p. 245.

2. T. XVI, p. 127.

3. Rousseaux, André, Portraits Littéraires Choisis, Editions Albert Skira, 1932-46, p. 239.

4. Ibid.

sans que parents ou amis aient à surveiller les soins qu'elle donne au patient; et Denise Lapierre qui tient tant à aider Viaur qu'elle rate l'expérience. Cependant Romains est un peu sévère pour la femme de profession libérale. Jallez et Jerphanion veulent l'admettre dans leur 'Académie' et y font entrer, en effet, la comtesse de Noailles¹. La seule femme écrivain du roman est Maria Molène dont la vulgarité dépasse les bornes; comme poète il y a Mme Jeanselme, victime de Quinette. Point de femme peintre ou musicienne. Mathilde Cazalis est institutrice primaire mais on ne la voit jamais dans sa classe. La doctoresse est une caricature vitriolique. Germaine est ambitieuse, elle aime son métier, elle veut 'remettre de l'ordre dans ses pensées' (cf. p. 106, note 2) mais elle laisse voir des traits masculins et s'abandonne à des intimités avec Marthe.

Les femmes du milieu ecclésiastique, du moins celles qui tiennent une place importante dans le récit, s'intéressent presque toujours plus à l'homme qu'au prêtre. Auprès de Mme de Quingey, d'Emilienne Roubier, de Mme de Fontmonge, et de Bernardine de Saint-Papoul, l'abbé Mionnet a un succès extraordinaire.

On serait tenté de croire que Romains, comme Emmanuel Héliet, considère la femme comme une 'proie douce, proie aimée'², si on ne se souvenait de sa théorie de l'unanimisme. Ses personnages sont

1. T. IX, p. 316.

2. Israël, Madeleine, Jules Romains, sa vie, son oeuvre, 'Les Documentaires', Editions KRA, Paris, 1931, p. 208.

'dans la dépendance d'une merveilleuse
machinerie minutieusement montée'¹

et Jules Romains est avant tout poète : -

'Yet he is a poet and always soars up again,
and in his immense production seekers for
treasure will be immensely rewarded'².

Ne lui en voulons pas trop alors des lacunes de son ouvrage ni
du rôle excessif qu'y joue l'amour. Il a avoué lui-même :

'La poésie est à l'origine de tout ce que
j'écris. Mon inspiration part le plus souvent
du sentiment même, de la pure sensation'³.

-
1. Thiébaud, Marcel, 'Les hommes de bonne volonté', Revue de Paris, 1946, no. 12, p. 164.
 2. Saurat, Denis, Modern French Literature, G.P. Putnam's Sons, New York, 1946, p. 16.
 3. Bourget-Pailleron, Robert, 'La nouvelle équipe : Jules Romains' Revue des Deux-Mondes, 1933, t. 18, p. 356.

CONCLUSION

'J'ai pour les femmes un goût très vif,
et le nombre de femmes qui me plaisent est
très élevé'¹.

Si l'on en jugeait d'après le répertoire interminable, l'auteur serait rangé dans la classe de Pierre Febvre. La femme est d'habitude jolie, 'plutôt jolie', 'aussi jolie qu'il est convenable de l'être pour une honnête femme'², belle, ou, pour Jallez, d'une beauté classique - grecque pour Hélène Sigeau, florentine pour Françoise; ayant attendu vingt ans, il devra se contenter de la civilisation plus récente. La plupart des femmes sont jeunes. Seules douze ou quinze ont dépassé la soixantaine; une femme sur deux se trouve entre 20 et 50 ans, une sur trois entre 20 et 40.

Sans vouloir être accusé, avec Romains, du 'souci de la fiche documentaire qui obsède'³, ni d'un goût exagéré de la statistique, on constate que cent femmes sur trois cents appartiennent à la classe moyenne, celle que l'auteur connaît le mieux. La petite bourgeoisie et l'ouvrière nous paraissent plus convaincantes et

-
1. Romains, Jules, Le Dieu des Corps, Editions de la Nouvelle Revue Française, Librairie Gallimard, Paris, 1928, p. 31.
 2. T. XXVI, p. 21.
 3. Picon, Gaëtan, Panorama de la nouvelle littérature française, Librairie Gallimard, Paris, 1949, p. 26.

moins artificielles, dans l'ensemble, ainsi que le personnage passé dans les nouveaux-riches d'après-guerre.

Le beau sexe doit 'orner les loisirs'¹;

'Romains, en bon sensualiste-intellectualiste, ne néglige jamais les sens; mais ces peintures passent à l'arrière-plan, alors que les préoccupations, les agitations politiques, les courants philosophiques et les credos de l'avant-guerre, l'inquiétude d'une Europe qui se sent mal à l'aise tiennent la plus large place'².

Quand il s'agit de 'sauver le monde', la femme passe 'à l'arrière-plan'. Peut-être assistera-t-elle aux réunions, mais elle ne se mêlera pas trop aux débats. En tout cas, l'auteur ne croit pas qu'elle tienne à y jouer les premiers rôles. Mathilde Cazalis se pose des questions là-dessus :

'Tantôt elle trouvait sur ce point les hommes un peu naïfs, tous plus ou moins mégalomanes et inférieurs aux femmes par le bon sens, qui est aussi un discernement de nos limites. Tantôt elle y voyait un signe de la prédominance de certains éléments nobles dans la nature masculine. L'homme restait l'antique veilleur, qui pendant que la femme et les enfants mènent leur petite vie dans la tente, guette les lointains périls'³.

Romains penche vers la seconde hypothèse.

Qui sont les gens de bonne volonté? Pour Romans

'la distinction est entre ceux qui acceptent, activement ou passivement, le mal et ceux qui, fût-ce maladroitement, s'efforcent vers le bien'⁴.

Le deuxième sexe ne va pas s'engager dans des croisades 'contre la

1. T. VI, p. 259.

2. Brodin, Pierre, Présences contemporaines-Littérature, Nouvelles Editions Debresse, Paris, 1955, T. II, p. 311.

3. T. VII, p. 48.

4. Maurois, André, Etudes Littéraires II, Editions de la Maison Française inc., New York, 1944, p. 145.

tyrannie, contre le désordre, contre la guerre, contre la puissance de l'argent, contre la cruauté'¹. La femme de bonne volonté va rester 'femme', prête à assumer la tâche que l'auteur lui réserve, celle de soutenir l'homme qui 'guette les périls', d'appuyer ses décisions, d'épouser totalement les préoccupations et même le métier de son mari. Or elle doit se préparer soigneusement pour sa carrière de soutien, de compagne tendre et affectueuse.

Romains, Normalien, admire l'intelligence. Pas pédante, la femme n'est ni sotte ni ignorante. Elle comprend les problèmes de son compagnon et le conseille; mais elle n'essayera pas, comme Germaine Baader, de se substituer à lui.

Lorsque Jerphanion était chez les Saint-Papoul, il admirait leur simplicité. Les mijaurées n'ont aucune chance de plaire aux hommes de bonne volonté. Cultivée, douée d'esprit et de goût, la femme n'aura nullement besoin de pose.

On est porté à croire que le romancier, comme Jallez, n'est pas 'homme de maison'. Certainement il a horreur de la 'pieuvre de petite bourgeoisie'² - la grande famille avec toutes ses intimités et tout son népotisme. Les tableaux de famille ne sont pas nombreux - la famille Bastide, pauvre, la famille Maféul, riche, la famille Saint-Papoul, noble, sont les seules décrites en détail. Ils ont toutefois leur charme et la mère dévouée représente pour Romans une véritable femme de bonne volonté. La scène du garden-party chez les Coislon ne laisse aucun doute sur son mépris de la mère qui manque à ses devoirs; c'est par la

1. Maurois, André, Etudes Littéraires II, Editions de la Maison Française inc., New York, 1944, p. 160.

2. T. XI, p. 98.

'petite vie dans la tente' que se forment deux personnages de premier plan et de premier ordre - Françoise Maïeul et Louis Bastide.

La femme doit être pratique, paraît-il. Gurau admire Germaine qui sait se tirer d'affaire avec goût et très peu d'argent. Mme Bastide surveille, d'un oeil farouche, les dépenses du ménage. Par contre, Marie de Champcenais, une faible, a laissé presque tous les soucis d'administration familiale à son mari. Ce n'est qu'après sa descente dans l'abîme qu'elle a demandé à gérer son budget charitable.

Presque toutes les femmes sont en bonne santé. Gisèle Godorp tombera malade et mourra au cours du récit. Les autres sont bien portantes, solides. Ce sont elles qui protégeront la santé du foyer. En revanche, nombre de personnages masculins (le marquis de Saint-Papoul, Laulerque, Gurau, Jallez, M. Maïeul, Edmond Maillecottin, par exemple) ont des inquiétudes de santé ou sont vraiment malades. La générale Duroure contrôle de loin le régime de son mari pendant la guerre. Odette glisse toujours quelque recommandation dans ses lettres. Mme Bastide essaie d'écarter des pensées funestes sur les accidents et les maladies. Il faut que la femme soigne le guerrier et prépare les armes, et que l'homme soit prêt à lutter.

'les chapitres essentiels de ma morale
s'appelleraient : consentement social,
spontanéité, raison, bonheur'¹.

1. Romains, Jules, 'Essai de réponse à la plus vaste question',
Nouvelle Revue Française, 1939, T. 2, p. 194.

Par là, on évite le mensonge, l'adultère, la vie facile, l'égoïsme; la femme sera fidèle et généreuse. Elle aura une certaine pudeur, mais une vue saine de la vie. Romain veut qu'elle soit aussi gaie et bonne camarade.

Il continue:

'Je ferais une place notable à la culture des instincts. Je considérerais comme une tâche essentielle d'une part de réconcilier chez tous les hommes la sexualité avec la bonne conscience, d'autre part d'en relever le niveau psychique, afin qu'elle puisse se raccorder de plain-pied aux formes lyriques du sentiment social et du sentiment de l'univers'¹.

Pour le romancier, l'âme n'est pas une abstraction. C'est quelque chose qu'on touche, qu'on voit, qu'on sent. Les 'dieux' sont issus de la chair, des rapports sensuels entre les individus. Il a 'ramené l'amour à la peau'²; donc la femme de bonne volonté doit être sensuelle; pour l'auteur, c'est par le creuset de l'union charnelle que passent les personnages pour remplir leur destin.

Dans l'attitude que montre l'auteur envers les personnages féminins de son roman, nous lui reprochons deux choses : D'abord, un manque de logique. Les hommes du roman veulent que la femme réunisse toutes les vertus et toutes les qualités de la femme chrétienne qui se prépare au mariage. Ils cherchent la jeune fille d'une pureté absolue, saine, belle, élégante, bien instruite, pleine de raffinements et de grâce, l'épouse modèle, pratique, dévouée. Mais la théorie unanimiste assigne la plus grande place aux instincts et insiste que la femme soit sensuelle. Alors, dès que la femme du

1. Romain, Jules, 'Essai de réponse à la plus vaste question', Nouvelle Revue Française, 1939, T. 2, pp. 194-5

2. Rousseaux, André, Portraits Littéraires choisis, Editions Albert Skira, 1932-46, p. 220.

roman sort de son rôle traditionnel pour aller en quête de l'amour charnel, elle devient un tout petit peu ou entièrement 'vicieuse', telle Michèle de Lamermont, jeune fille pas tout à fait intacte, et, à l'autre extrémité, Erna von Blaberg et les femmes du Cercle AA, qui retournent au sabbat du paganisme. Marie de Champcenais et Mathilde ont chacune une liaison. Elles deviennent moins nettes aux yeux de l'écrivain. Le comte méprise sa femme, Clanricard se sent trahi. Jallez croit à la liberté de la personne, ne veut pas s'engager dans la vie. Il est toutefois déçu quand Juliette le trompe avec Etiemble. Il veut que cette femme, sur qui il n'a aucun droit, lui reste fidèle. Arriéré de vingt ans, il garde ce côté 'fleur bleue' et égoïste et veut que Françoise 'se sacrifie' pour lui. Nous croyons que la plupart des jeunes filles françaises modernes, surtout celles de la formation de Françoise, l'enverraient promener. Deuxièmement, Jules Romains ne paraît pas se rendre suffisamment compte des changements qu'une guerre mondiale et une évolution sociale ont faits dans la vie de la femme. Elle doit s'engager dans la vie et ne peut plus attendre que le jeune mâle vienne chercher 'sa proie'. Elle doit veiller avec lui, tandis que lui partage, dans une certaine mesure, la tâche de la 'petite vie dans la tente'.

Nul personnage n'est entièrement mauvais dans Les Hommes de Bonne Volonté; la plupart des femmes ont quelques mérites; plusieurs en ont beaucoup. Dans la vision poétique que garde Jules Romains de l'univers féminin, seule Odette Jerphanion réunit toutes les qualités de la femme de bonne volonté. Romains aime la jeunesse,

son optimisme, son enthousiasme. A la fin du roman, deux générations assistent au festin des nobles. Le flambeau passera à Françoise.

BIBLIOGRAPHIE

I. OEUVRES DE JULES ROMAINS :

1. Les Copains, Gallimard, Paris, 1922, 234 pp.
2. Cromedeyre-le-vieil, Gallimard, Editions de la Nouvelle Revue Française, Paris, 1926, 186 pp.
3. Le Dieu des Corps, Gallimard, Editions de la Nouvelle Revue Française, Paris, 1928.
4. Les Hommes de Bonne Volonté, Flammarion, 1932-1946.

T. I	Imprimerie Atar S.A. Genève.	1941	296 pp. + 4 p.
T. II	Imprimerie Nouvelle Orléans.	1947	240 pp. + 7 p.
T. III	Imprimerie Atar S.A. Genève.	1941	317 pp. + 4 p.
T. IV	Imprimerie Atar S.A. Genève.	1941	257 pp. + 16 p.
T. V	Imprimerie Atar S.A. Genève.	1941	315 pp. + 3 p.
T. VI	Emm. Grevin et Fils, Imprimerie de Lagny.	1933	291 pp. + 8 p.
T. VII	Imprimerie Atar S.A. Genève.	1941	328 pp. + 3 p.
T. VIII	Imprimerie Atar S.A. Genève.	1941	292 pp. + 15 p.
T. IX	Imprimerie Lahure Paris.	1945	335 pp. + 5 p.
T. X	Imprimerie Lahure Paris	1944	299 pp. + 33 p.
T. XI	Imprimerie Atar S.A. Genève.	1936	313 pp. + 3 p.
T. XII	Imprimerie Atar S.A. Genève.	1936	275 pp. + 11 p.

T. XIII	Imprimerie de Lagny	1945	307 pp. + 4 p.
T. XIV	Imprimerie de Lagny	1937	294 pp. + 24 p.
T. XV	Imprimerie Atar S.A. Genève.	1945	285 pp. + 2 p.
T. XVI	Imprimerie Atar S.A. Genève.	1938	281 pp. + 25 p.
T. XVII	Imprimerie Lahure Paris.	1945	243 pp. + 2 p.
T. XVIII	Imprimerie Atar S.A. Genève.	1940	250 pp. + 30 p.
T. XIX	Imprimerie de Lagny	1945	305 pp. + 4 p.
T. XX	Imprimerie Atar S.A. Genève.	1945	323 pp. + 36 p.
T. XXI	Imprimerie de Lagny	1946	292 pp. + 4 p.
T. XXII	Imprimerie de Lagny	1946	312 pp. + 14 p.
T. XXIII	Imprimerie Atar S.A. Genève.	1946	304 pp. + 4 p.
T. XXIV	Imprimerie Atar S.A.	1946	303 pp. + 28 p.
T. XXV	Imprimerie Atar S.A. Genève.	1946	320 pp. + 5 p.
T. XXVI	Imprimerie de Lagny	1946	278 pp. + 5 p.
T. XXVII	Imprimerie Lahure Paris.	1946	324 pp. + 51 p.

5. Nomentanus le réfugié (conte), Les Oeuvres nouvelles,
Editions de la Maison Française, Inc., 1943, T. 3, pp. 9-45.

II. OEUVRES SUR JULES ROMAINS :

1. Baldensperger, Fernand La littérature française entre les deux guerres (1919-1939), Lymanhouse, Los Angeles, pp. 121-126.
2. Berry, Madeleine Jules Romains, sa vie, son oeuvre, Editions du Conquistador, Paris, 1953, 286 pp. + 22 p.

3. Brodin, Pierre Présences contemporaines -
Littérature, Nouvelles Éditions
Debresse, Paris, 1955, T. II,
pp. 297-320.

4. Les Cahiers des Hommes de Bonne
Volonté, II, L'Amitié, Flammarion,
juillet 1948, 98 pp. + 2 p.

5. Clouard, Henri Histoire de la littérature française
du symbolisme à nos jours de 1915-1940,
Éditions Albin Michel, Paris, 1949,
T. II, pp. 411-418.

6. Crémieux, Benjamin XXe siècle, Première Série, Nouvelle
Revue Française, Paris, 1924.

7. Criticus (Berger, Marcel) Le Style au microscope, Calmann-Lévy,
Éditeurs, Paris, 1949, 1ère édition,
pp. 139-155.

8. Cuisenier, André Jules Romains et l'unanimité,
Flammarion, Paris, 1935, 1ère édition,
329 pp.

9. Cuisenier, André L'art de Jules Romains, Flammarion,
Paris, 1948, 282 pp.

10. Cuisenier, André Jules Romains et les Hommes de bonne
volonté, Flammarion, Paris, 1954,
1ère édition, 281 pp.

11. Duhamel, Georges Paul Claudel, suivi de propos critiques,
(Jules Romains et les Dieux), Mercure
de France, Paris, 1919, pp. 143-178.

12. Figueras, André Jules Romains (poètes d'aujourd'hui, 33)
Éditions Pierre Seghers, 1952, 210 pp +
11 p.

13. Frey, Flavien F. L'art unanimiste dans les oeuvres en
prose de Jules Romains, McGill
University Thesis, Montréal, avril, 1936.

14. Girard, Marcel Guide illustré de la littérature
française moderne (1918-1949),
Pierre Seghers, Paris, 1949, p. 77 et
pp. 132-133.

15. Hommage à Jules Romains pour son
soixantième anniversaire, Flammarion,
26 août, 1945.

16. Israël, Madeleine Jules Romains, sa vie, son oeuvre, 'Les Documentaires', Editions KRA, Paris, 1931, 253 pp.
17. Jacoby, Barbara L'enfance dans les Hommes de bonne volonté de Jules Romains, McGill University Thesis, Montréal, April, 1958.
18. Lalou, René Histoire de la littérature française contemporaine, Presses Universitaires de France, 4e édition, 1947, 1e édition, 1941, Jules Romains : pp. 690-708.
19. Lefèvre, Frédéric Une heure avec Jules Romains, 6e série, Ernest Flammarion, 1933, pp. 239-252.
20. Martin-Deslias, Noël Jules Romains ou Quand les Hommes de bonne volonté se cherchent, Les Editions Nagel, Paris, 1951, 1ère édition, 191 pp.
21. Maurois, André Etudes littéraires II, Editions de la Maison Française, inc., New York, 1944, pp. 117-162.
22. Mornet, D. Introduction à l'Etude des écrivains français d'aujourd'hui, Boivin et Cie., Editeurs, 1939, 203 pp.
23. Nadeau, Maurice Littérature présente, Corrèa, Paris, 1952, pp. 97-101, p. 116 et p. 198.
24. Norrish, Peter John Drama of the group; a study of unanimism in the plays of Jules Romains, Cambridge Eng. University Press, 1958.
25. Peyre, Henri Hommes et oeuvres du XXe siècle, Editions R.A. Corrèa, Paris, 1938.
26. Picon, Gaëtan Panorama de la nouvelle littérature française, Librairie Gallimard, Paris, 1949, pp. 24-26.
27. Rousseaux, André Ames et visages du XXe siècle, B. Grasset, Paris, 1932.
28. Rousseaux, André Portraits littéraires choisis, Editions Albert Skira, 1932-46, pp. 209-241.

29. Saurat, Denis Modern French Literature, G.P. Putnam's Sons, New York, 1946, 186 pp. + 6 p.
30. Simon, P.H. Histoire de la littérature française au XXe siècle (1900-1950), Librairie Armand Colin, Paris, 1957, T. I - 222 pp.+ 14 p.
T. II - 212 pp.+ 36 p.
31. Spentzos, George C. L'ordre unanimiste de la guerre et les tableaux des combattants dans les hommes de bonne volonté, McGill University Thesis, Montréal, August, 1953.

Périodiques

1. Arland, Marcel Les Hommes de Bonne Volonté, Nouvelle Revue Française, T. 47, 1er octobre, 1936, pp. 714-718.
2. Audiat, Pierre Les hommes de bonne volonté de Jules Romains, Revue de France, 1932, T. 3, pp. 694-698.
3. Bourget-Pailleron, Robert Jules Romains et Les Hommes de bonne volonté, Revue des Deux-Mondes, 1938, sér. 8, T. 44, pp. 207-219.
4. Bourget-Pailleron, Robert La Nouvelle équipe : Jules Romains, Revue des Deux-Mondes, 1933, T. 18, pp. 352-358.
5. Charpentier, John Mercure de France, 1er janvier 1933, T. 241, pp. 145-8.
6. Charpentier, John Mercure de France, 15 janvier 1939, T. 289, pp. 394-396.
7. Jordan, Leo Essais de sociologie linguistique : le style de Jules Romains, Romanic Review, 1935, T. 26, pp. 107-117.
8. Lalou, René Jules Romains, Revue de Paris, 1934, T. 6, pp. 167-188.
9. Rageot, Gaston Jules Romains et ses admirateurs, Revue Bleue, 1932, pp. 25-26.

10. Sacy, Samuel Silvestre de La poésie de Jules Romains,
Mercure de France, T. 274, pp. 312-330.
11. Thiébaud, Marcel Les hommes de bonne volonté, Revue
de Paris, 1946, (53e année), no. 12,
pp. 162-164.

III. ARTICLES DE JULES ROMAINS :

1. Essai de réponse à la plus vaste question, Nouvelle Revue
Française, 1939, T. 53, pp. 177-196.
2. L'été, Revue de Paris, juillet, 1939, T. 4, pp. 241-249.
3. The Faubourg Saint-Germain, The Paris we love (World in Color
Series), Doré Ogrizek, McGraw-Hill Book Company, Inc., New York,
London, Toronto, 1950, pp. 169-182.

IV. OEUVRES DIVERSES :

1. Bady, R. et Chevalier, J. L'Ame française à travers la
littérature, Jean Marguenat,
Editeur, Lausanne, 1945.
2. Bertaut, Jules La jeune fille dans la littérature
française, Louis Michaud, Paris,
312 pp.
3. Descartes, René Discours de la Méthode, Edition
Lutetia, Nelson, Editeurs, Paris.
4. Maupassant, Guy de La Parure, pp. 163-174 dans
Boule de Suif (et autres contes),
Ernest Flammarion, Paris, 1926, Vol. 3.